Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies, Mises En Vers

La Fontaine, Jean de

Paris, 1759

Fables Choisies. Livre Douzieme.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1703

Visual Library

FABLES CHOISIES.

LIVRE DOUZIEME.

Landesbibliothek Oldenburg

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer pour mes Fables, de protection qui me ſoit plus glorieuſe que la vôtre. Ce goût exquis, & ce jugement ſi ſolide que vous faites paroître dans toutes choſes au-delà d'un âge où à peine les autres Princes ſont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela joint au devoir de vous obéir & à la paſſion de vous plaire, m'a obligé de vous préſenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les ſiécles, auſſi-bien que celle de tous les ſages. Vous m'avez même ordonné de continuer; & ſi vous me permettez de le dire, il y a des ſujets dont je vous ſuis redevable, & où vous avez jetté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus beſoin de conſulter ni Apollon, ni les Muſes, ni aucunes des Divinités du Parnaſſe. Elles ſe rencontrent dans les préſens que vous a faits la nature, & dans cette ſcience de bien juger des ouvrages de l'eſprit, à quoi vous joignez déja celle de connoître toutes les régles qui y conviennent. Les Fables d'Eſope ſont une ample matiere pour ces talens. Elles embraſſent toutes ſortes d'événemens & de caracteres. Ces menſonges ſont proprement une maniere d'hiſtoire, où on ne flatte perſonne. Ce ne ſont pas choſes de peu d'importance que ces ſujets.

Landesbibliothek Oldenburg

Les animaux ſont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-deſſus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoiſſez maintenant en orateurs & en poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques, & en bons généraux d'armée ; & vous vous tromperez auſſi peu au choix des perſonnes, qu'au mérite des actions. Je ne ſuis pas d'un âge à eſpérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler ſous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous ſouhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y puiſſiez trouver des louanges dignes du Monarque qui fait maintenant le deſtin de tant de peuples & de nations, & qui rend toutes les parties du monde attentives à ſes conquêtes, à ſes victoires, & à la paix qui ſemble ſe rapprocher, & dont il impoſe les conditions avec toute la modération que peuvent ſouhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à ſa gloire & à ſa puiſſance, & de qui on pourroit dire à meilleur titre, qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les miniſtres de tant de princes de s'aſſembler, pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuſe à leurs maîtres. Ce ſont des ſujets au-deſſus de nos paroles : je les laiſſe à de meilleures plumes que la mienne ; & ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéiſſant
& très-fidele ſerviteur.
DE LA FONTAINE.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LES COMPAGNONS D'ULYSSE. *à Mgr le Duc de Bourgogne*. Fable CCXIV.

J.B. Oudry inv. *Elisabeth Cousinet sculp.*

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE I.

LES COMPAGNONS D'ULYSSE.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet du ſoin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces préſens de ma muſe:
Les ans & les travaux me ſerviront d'excuſe.
Mon eſprit diminue; au lieu qu'à chaque inſtant,
On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il ſemble avoir des aîles:
Le Héros dont il tient des qualités ſi belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant:
Il ne tient pas à lui, que forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carriere de la gloire.
Quelque Dieu le retient, (c'eſt notre Souverain),
Lui, qu'un mois a rendu maître & vainqueur du rhin.
Cette rapidité fut alors néceſſaire:
Peut-être elle ſeroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais: auſſi-bien les ris & les amours
Ne ſont pas ſoupçonnés d'aimer les longs diſcours.
De ces ſortes de dieux votre cour ſe compoſe,
Ils ne vous quittent point. Ce n'eſt pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout:
Le ſens & la raiſon y réglent toute choſe.
Conſultez ces derniers ſur un fait où les Grecs,
Imprudens & peu circonſpects,
S'abandonnerent à des charmes
Qui métamorphoſoient en bêtes les humains.

Les Compagnons d'Ulyſſe, après dix ans d'alarmes,

Landesbibliothek Oldenburg

Erroient au gré du vent, de leur ſort incertains.
Ils aborderent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenoit alors ſa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeſte poiſon.
D'abord ils perdent la raiſon:
Quelques momens après leur corps & leur viſage,
Prennent l'air & les traits d'animaux différens.
Les voilà devenus ours, lions, éléphans;
Les uns ſous une maſſe énorme,
Les autres ſous une autre forme:
Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa:*
Le ſeul Ulyſſe en échappa.
Il ſçut ſe défier de la liqueur traîtreſſe.
Comme il joignoit à la ſageſſe
La mine d'un héros & le doux entretien,
Il fit tant que l'enchantereſſe
Prit un autre poiſon peu différent du ſien.
Une déeſſe dit tout ce qu'elle a dans l'ame:
Celle-ci déclara ſa flamme.
Ulyſſe étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture:
Il obtint qu'on rendroit à ſes Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le propoſer de ce pas à la troupe.
Ulyſſe y court, & dit: l'empoiſonneuſe coupe
A ſon remede encore, & je viens vous l'offrir:
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole.
Le lion dit, penſant rugir,
Je n'ai pas la tête ſi folle.
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir!
J'ai griffe & dent, & mets en piéces qui m'attaque:
Je ſuis roi, deviendrai-je un citadin d'Itaque?

Landesbibliothek Oldenburg

Tu me rendras, peut-être, encor ſimple ſoldat?
Je ne veux point changer d'état.
Ulyſſe, du lion court à l'ours: eh! mon frere,
Comme te voilà fait! je t'ai vû ſi joli.
Ah! vraiment, nous y voici,
Reprit l'ours à ſa maniere;
Comme me voilà fait! comme doit être un ours.
Qui ta dit qu'une forme eſt plus belle qu'une autre?
Eſt-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourſe mes amours.
Te déplais-je? va-t-en, ſuis ta route & me laiſſe:
Je vis libre, content, ſans nul ſoin qui me preſſe;
Et te dis, tout net & tout plat,
Je ne veux point changer d'état.
Le Prince Grec au loup va propoſer l'affaire:
Il lui dit, au hazard d'un ſemblable refus:
Camarade, je ſuis confus
Qu'une jeune & belle bergere
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ſes moutons.
Autrefois on t'eût vû ſauver ſa bergerie:
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, & redevien,
Au lieu de loup, homme de bien.
En eſt-il, dit le loup? pour moi, je n'en vois guere.
Tu t'en viens me traiter de bête carnaſſiere:
Toi, qui parles, qu'eſt-tu? n'auriez-vous pas ſans moi
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien conſidéré, je te ſoutiens en ſomme,
Que ſcélérat pour ſçélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme;

Landesbibliothek Oldenburg

Je ne veux point changer d'état.
Ulyſſe fit à tous une même ſemonce:
Chacun d'eux fit même réponſe,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, ſuivre leur appétit,
C'étoit leurs délices ſuprêmes:
Tous renonçoient au lôs des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir, ſuivant leurs paſſions,
Ils étoient eſclaves d'eux mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choiſir un ſujet
Où je puſſe mêler le plaiſant à l'utile:
C'étoit ſans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les Compagnons d'Ulyſſe enfin ſe ſont offerts:
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impoſe pour peine
Votre cenſure & votre haine.

(Fable CCXIV.)

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX. Fable CCXV.

J.B. Oudry. inv.

J. Duret. sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE II.

Le Chat et les deux Moineaux.

A Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Un Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
La cage & le panier avoient mêmes pénates.
Le Chat étoit ſouvent agacé par l'Oiſeau;
L'un s'eſcrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier, toutefois, épargnoit ſon ami,
Ne le corrigeant qu'à demi.
Il ſe fût fait un grand ſcrupule
D'armer de pointes ſa férule.
Le Paſſereau moins circonſpect,
Lui donnoit force coups de bec:
En ſage & diſcrete perſonne,
Maître Chat excuſoit ſes jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux ſérieux.
Comme ils ſe connoiſſoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne ſe tournoit.
Quand un Moineau du voiſinage
S'en vint les viſiter, & ſe fit compagnon
Du pétulant Pierrot, & du ſage Raton.
Entre les deux Oiſeaux il arriva querelle:
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'inſulter ainſi notre ami;
Le Moineau du voiſin viendra manger le nôtre?
Non, de par tous les chats. Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger: vraiment, dit notre Chat,

Landesbibliothek Oldenburg

Les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réflexion fit auſſi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable eſt un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre m'abuſe.
Prince, vous les aurez incontinent trouvez:
Ce ſont des jeux pour vous, & non point pour ma muſe:
Elle & ſes ſœurs n'ont pas l'eſprit que vous avez.

(*Fable ccxv.*)

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LE THESAURISEUR ET LE SINGE. Fable CCXVI.

J.B. Oudry inv.

P. Martinasie sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE III.

Du Thésauriseur et du Singe.

Un homme accumuloit. On ſçait que cette erreur
Va ſouvent juſqu'à la fureur.
Celui-ci ne ſongeoit que ducats & piſtoles.
Quand ces biens ſont oiſifs, je tiens qu'ils ſont frivoles.
Pour ſûreté de ſon tréſor,
Notre Avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, ſelon moi, fort petite,
Et ſelon lui fort grande, il entaſſoit toujours.
Il paſſoit les nuits & les jours
A compter, calculer, ſupputer ſans relâche;
Calculant, ſupputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours du mécompte à ſon fait.
Un gros Singe plus ſage, à mon ſens, que ſon Maître,
Jettoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenaſſée,
Permettoit de laiſſer l'argent ſur le comptoir.
Un beau jour Dom-Bertrand ſe mit dans la penſée
D'en faire un ſacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorſque je compare
Les plaiſirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne ſçais bonnement auquel donner le prix.
Dom-Bertrand gagneroit près de certains eſprits:
Les raiſons en ſeroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne ſongeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la roſe,
Éprouvoit ſon adreſſe & ſa force à jetter

Landesbibliothek Oldenburg

Ces morceaux de métal qui ſe font ſouhaiter
Par les humains, ſur toute choſe.
S'il n'avoit entendu ſon Compteur à la fin
Mettre la clef dans la ſerrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler juſqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.

Dieu veuille préſerver maint & maint financier
Qui n'en fait pas meilleur uſage.

(Fable CCXVI.)

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LES DEUX CHÊVRES. Fable CCXVII.

J.B. Oudry. inv.

Gallimard sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IV.

LES DEUX CHÉVRES.

Dès que les Chévres ont brouté,
Certain eſprit de liberté
Leur fait chercher fortune: elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il eſt quelque lieu ſans route & ſans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'eſt où ces Dames vont promener leurs caprices:
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chévres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quitterent les bas prés, chacune de ſa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon haſard.
Un ruiſſeau ſe rencontre, & pour pont une planche:
Deux belettes à peine auroient paſſé de front
Sur ce pont:
D'ailleurs, l'onde rapide & le ruiſſeau profond
Devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces perſonnes
Poſe un pied ſur la planche, & l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe quatre qui s'avance
Dans l'iſle de la Conférence.
Ainſi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez nos Avanturiéres,
Qui toutes deux étant fort fiéres,
Vers le milieu du pont ne ſe voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race (à ce que dit l'hiſtoire)
L'une, certaine Chévre au mérite ſans pair,

Landesbibliothek Oldenburg

Dont Polyphême fit préſent à Galathée;
Et l'autre, la Chévre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chûte fut commune:
Toutes deux tomberent dans l'eau.
Cet accident n'eſt pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

(*Fable CCXVII.*)

Landesbibliothek Oldenburg

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. De la Fontaine une Fable qui fût nommée

LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune Prince à qui la renommée
Deſtine un temple en mes écrits,
Comment compoſerai-je une fable nommée
Le Chat & la Souris?

Dois-je repréſenter dans ces vers une belle,
Qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va ſe jouant des cœurs que ſes charmes ont pris,
Comme le Chat de la Souris?

Prendrai-je pour ſujet les jeux de la fortune?
Rien ne lui convient mieux; & c'eſt choſe commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ſes amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un roi, qu'entre ſes favoris
Elle reſpecte ſeul, roi, qui fixe ſa roue,
Qui n'eſt point empêché d'un monde d'ennemis;
Et qui, des plus puiſſans, quand il lui plaît, ſe joue
Comme le Chat de la Souris?

Mais inſenſiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon deſſein ſe rencontre; & ſi je ne m'abuſe,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune Prince alors ſe joûroit de ma muſe
Comme le Chat de la Souris.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE V.

Le vieux Chat et la jeune Souris.

Une jeune Souris de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat implorant ſa clémence,
Et payant de raiſons le Rominagrobis.
Laiſſez-moi vivre: une Souris
De ma taille & de ma dépenſe
Eſt-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôteſſe, & tout leur monde?
D'un grain de bled je me nourris:
Une noix me rend toute ronde.
A préſent je ſuis maigre: attendez quelque temps.
Réſervez ce repas à meſſieurs vos enfans.
Ainſi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit: tu t'es trompée.
Eſt-ce à moi que l'on tient de ſemblables diſcours?
Tu gagnerois autant de parler à des ſourds.
Chat & vieux pardonner? cela n'arrive guéres.
Selon ces loix, deſcens là-bas,
Meurs, & va-t'en tout de ce pas
Haranguer les ſœurs filandiéres.
Mes enfans trouveront aſſez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma fable,
Voici le ſens moral qui peut y convenir.
La jeuneſſe ſe flatte & croit tout obtenir:
La vieilleſſe eſt impitoyable.

(*Fable CCXVIII.*)

Landesbibliothek Oldenburg

LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS . Fable CCXVIII .

J B. Oudry inv. *Teucher sculp.*

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VI.

LE CERF MALADE.

FABLE VI.

LE CERF MALADE.

En pays plein de Cerfs, un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à ſon grabat le voir, le ſecourir,
Le conſoler du moins: multitude importune.
Eh! meſſieurs, laiſſez-moi mourir:
Permettez qu'en forme commune,
La parque m'expédie, & finiſſez vos pleurs.
Point du tout: les conſolateurs
De ce triſte devoir tout au long s'acquitterent;
Quand il plut à Dieu s'en allerent:
Ce ne fut pas ſans boire un coup
C'eſt-à-dire ſans prendre un droit de pâturage.
Tout ſe mit à brouter les bois du voiſinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire:
D'un mal, il tomba dans un pire;
Et ſe vit réduit à la fin
A jeûner & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O temps, ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde ſe fait payer.

(*Fable CCXIX.*)

Landesbibliothek Oldenburg

LE CERF MALADE. Fable CCXIX.

J.B. Oudry inv.

P.P. Choffard sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD. Fable CCXX.

J.B. Oudry inv.

P.P. Chauffard sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VII.

LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD.

Le Buiſſon, le Canard & la Chauve-Souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faiſoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourſe commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agens,
Non moins ſoigneux qu'intelligens,
Des regiſtres exacts de miſe & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En paſſant par certains endroits
Remplis d'écueils, & fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla toute emballée au fond des magaſins,
Qui du Tartare ſont voiſins.
Notre trio pouſſa maint regret inutile,
Ou pluſtôt il n'en pouſſa point.
Le plus petit marchand eſt ſçavant ſur ce point:
Pour ſauver ſon crédit il faut cacher ſa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient ſoufferte,
Ne put ſe réparer: le cas fut découvert.
Les voila ſans crédit, ſans argent, ſans reſſource,
Prêts à porter le bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit ſa bourſe,
Et le ſort principal, & les gros intérêts,
Et les ſergens, & les procès,
Et le créancier à la porte,
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buiſſon accrochoit les paſſans à tous coups:
Meſſieurs, leur diſoit-il, de grace, apprenez-nous

En quel lieu ſont les marchandiſes
Que certains gouffres nous ont priſes?
Le Plongeon, ſous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiſeau Chauve-Souris n'oſoit plus approcher,
Pendant le jour, nulle demeure:
Suivi des ſergens à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'eſt ni Souris-chauve,
Ni Buiſſon, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
Mais ſimple grand ſeigneur, qui tous les jours ſe ſauve
Par un eſcalier dérobé.

(*Fable ccxx.*)

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS. Fab. 221

J. B. Oudry inv.

Poletnick sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS. Fab. CCXXI. 2e Pt.

J.B. Oudry inv.

Teucher sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VIII.

LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS.

La diſcorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette déeſſe a plus d'un tributaire.
Commençons par les Élémens:
Vous ſerez étonné de voir qu'à tous momens
Ils ſeront appointés contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
Par cent arrêts rendus en forme ſolemnelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme couſins:
Cette union ſi douce, & preſque fraternelle,
Édifioit tous les voiſins.
Enfin elle ceſſa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Repréſenter un tel outrage.
J'ai vû des croniqueurs attribuer le cas
Aux paſſe-droits qu'avoit une Chienne en géſine;
Quoi qu'il en ſoit, cet altercas
Mit en combuſtion la ſalle & la cuiſine:
Chacun ſe déclara pour ſon Chat, pour ſon Chien.
On fit un réglement dont les Chats ſe plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.

Landesbibliothek Oldenburg

Leur Avocat diſoit, qu'il falloit bel & bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les chercherent.
Dans un coin où d'abord leurs agens les cacherent,
Les Souris enfin les mangerent.
Autre procès nouveau: le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, ſubtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main baſſe.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit ſous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature
Qui n'ait ſon oppoſé: c'eſt la loi de nature.
D'en chercher la raiſon, ce ſont ſoins ſuperflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en ſçais pas plus.
Ce que je ſçais, c'eſt qu'aux groſſes paroles
On en vient, ſur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à ſoixante ans
Renvoyer chez les Barbacoles.

(*Fable CCXXI.*)

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IX.

LE LOUP ET LE RENARD.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IX.

Le Loup et le Renard.

D'où vient que perſonne en la vie
N'eſt ſatisfait de ſon état?
Tel voudroit bien être ſoldat,
A qui le ſoldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé, qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun Loup ne ſoupire?

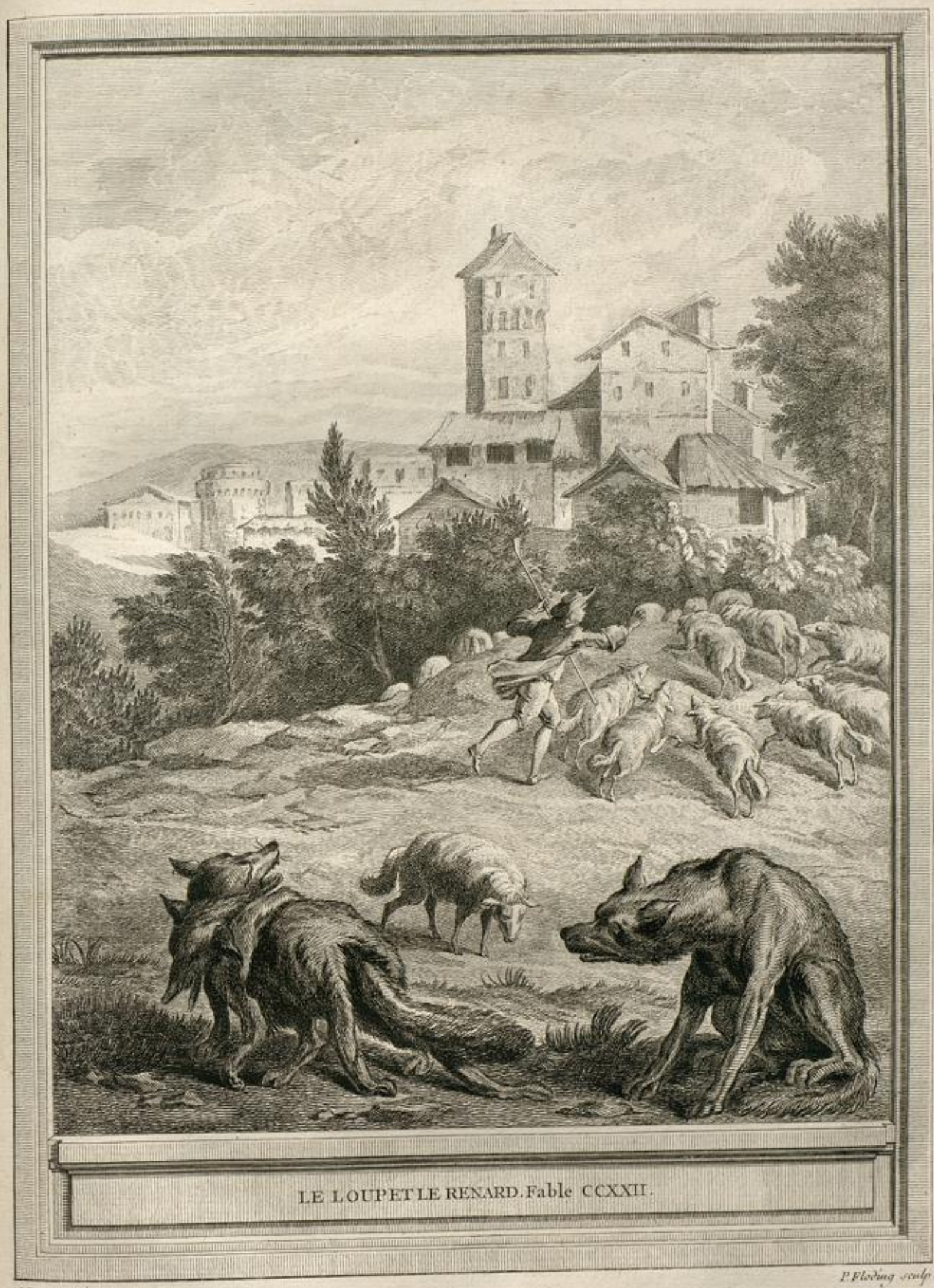
Ce qui m'étonne eſt qu'à huit ans,
Un Prince en fable ait mis la choſe,
Pendant que ſous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins ſenſés que ſa proſe.

Les traits dans ſa fable ſemés,
Ne ſont en l'ouvrage du poëte,
Ni tous, ni ſi bien exprimés.
Sa louange en eſt plus complette.

De la chanter ſur la muſette
C'eſt mon talent; mais je m'attens,
Que mon Héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne ſuis pas un grand prophete,
Cependant je lis dans les cieux,
Que bientôt ſes faits glorieux
Demanderont pluſieurs Homeres;

Landesbibliothek Oldenburg



LE LOUP ET LE RENARD. Fable CCXXII.

J.B. Oudry inv.

P. Floding sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

LE LOUP ET LE RENARD. Fable CCXXII. 2^e. *Planche.*

J.B. Oudry inv. *P.F. Tardieu Sculp.*

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Et ce temps-ci n'en produit gueres.

Laiſſant à part tous ces myſteres,
Eſſayons de conter la fable avec ſuccès.

Le Renard dit au Loup: notre cher, pour tous mets
J'ai ſouvent un vieux coq, ou de maigres poulets:
C'eſt une viande qui me laſſe.
Tu fais meilleure chére avec moins de haſard.
J'approche des maiſons: tu te tiens à l'écart.
Apprens-moi ton métier, camarade, de grace:
Rends-moi le premier de ma race
Qui fourniſſe ſon croc de quelque mouton gras,
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup: il m'eſt mort un mien frere,
Allons prendre ſa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit: voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le Renard ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit ſon maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien:
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut inſtruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp & dans la ville:
Meres, brus & vieillards au temple couroient tous.
L'oſt du peuple bêlant crut voir cinquante Loups:
Chien, berger & troupeau, tout fuit vers le village,
Et laiſſe ſeulement une brebis pour gage.
Le larron s'en ſaiſit. A quelque pas de là
Il entendit chanter un coq du voiſinage.
Le diſciple auſſi-tôt droit au coq s'en alla,
Jettant bas ſa robe de claſſe,

Landesbibliothek Oldenburg

Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que ſert-il qu'on ſe contrefaſſe?
Prétendre ainſi changer, eſt une illuſion:
L'on reprend ſa premiere trace
A la premiere occaſion.

De votre eſprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muſe tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le ſujet,
Le dialogue & la morale.

(*Fable* CCXXII.)

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE X.

L'ECREVISSE ET SA FILLE.

Landesbibliothek Oldenburg

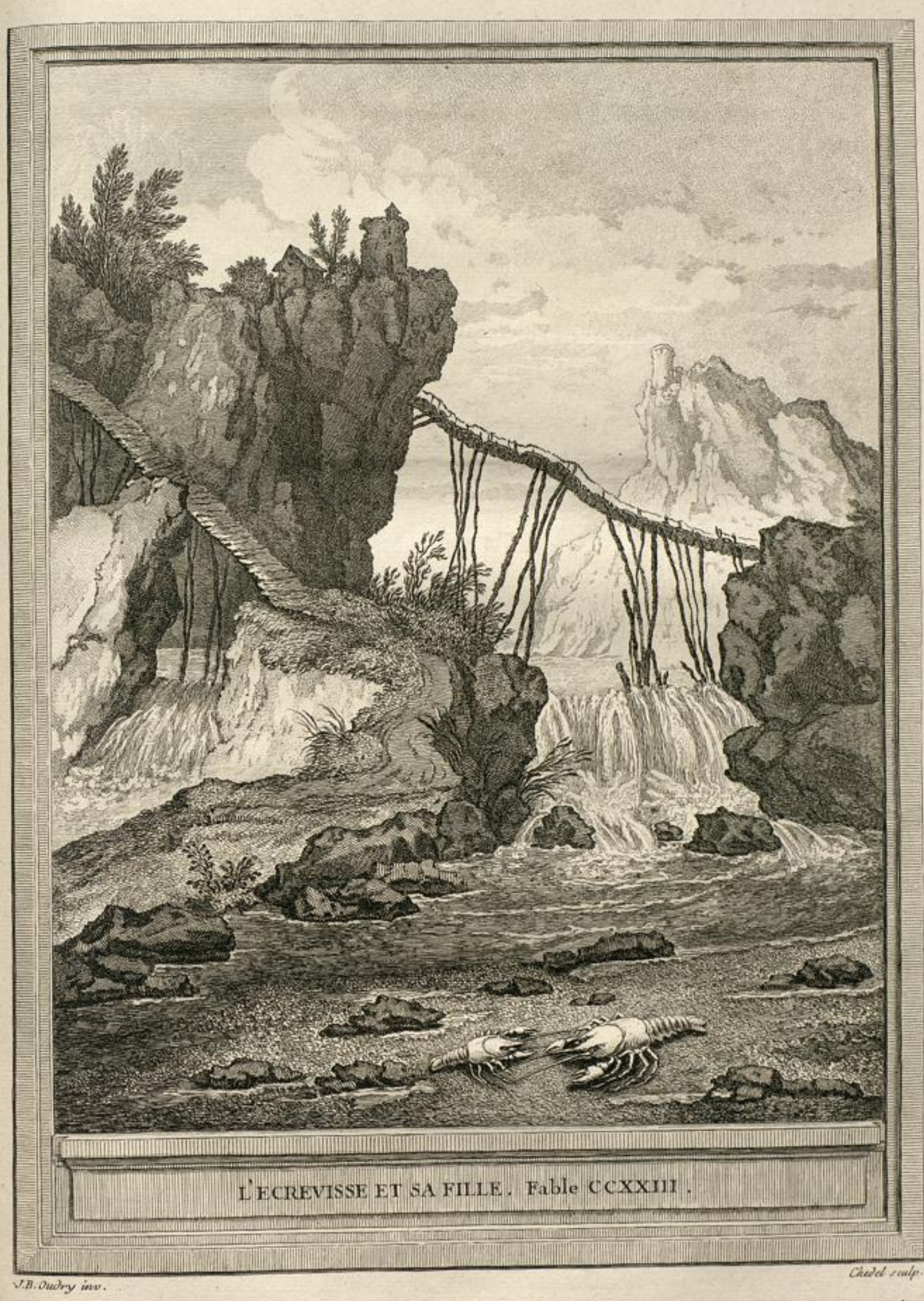
FABLE X.

L'Écrevisse et sa Fille.

Les Sages quelquefois, ainſi que l'Écreviſſe,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'eſt l'art des matelots: c'eſt auſſi l'artifice
De ceux qui pour couvrir quelque puiſſant effort,
Enviſagent un point directement contraire,
Et font, vers ce lieu-là, courir leur adverſaire.
Mon ſujet eſt petit, cet acceſſoire eſt grand.
Je pourrois l'appliquer à certain Conquérant,
Qui tout ſeul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend,
N'eſt d'abord qu'un ſecret, puis devient des conquêtes.
En vain on a les yeux ſur ce qu'il veut cacher,
Ce ſont arrêts du ſort qu'on ne peut empêcher,
Le torrent, à la fin, devient inſurmontable.
Cent dieux ſont impuiſſans contre un ſeul Jupiter.
Louis & le deſtin me ſemblent, de concert,
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mere Écreviſſe un jour à ſa fille diſoit:
Comme tu vas, bon dieu! ne peux-tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même! dit la Fille:
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?
Elle avoit raiſon; la vertu
De tout exemple domeſtique
Eſt univerſelle, & s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des ſages, des ſots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A ſon but, j'y reviens, la méthode en eſt bonne,
Sur-tout au métier de Bellone:
Mais il faut le faire à propos. (*Fable CCXXIII.*)

Landesbibliothek Oldenburg



L'ECREVISSE ET SA FILLE. Fable CCXXIII.

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XI.

L'AIGLE ET LA PIE.

FABLE XI.

L'Aigle et la Pie.

L'Aigle, reine des airs, avec Margot la Pie,
Différentes d'humeur, de langage & d'eſprit,
Et d'habit,
Traverſoient un bout de prairie.
Le haſard les aſſemble en un coin détourné.
L'Agaſſe eut peur: mais l'Aigle ayant fort bien dîné
La raſſure, & lui dit: allons de compagnie.
Si le maître des dieux aſſez ſouvent s'ennuie,
Lui, qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi, qu'on ſçait qui le ſers.
Entretenez-moi donc, & ſans cérémonie.
Caquet bon bec alors de jaſer au plus drû:
Sur ceci, ſur cela, ſur tout. L'homme d'Horace
Diſant le bien, le mal à travers champs, n'eût ſçu
Ce qu'en fait de babil y ſçavoit notre Agaſſe.
Elle offre d'avertir de tout ce qui ſe paſſe,
Sautant, allant de place en place,
Bon eſpion, dieu ſçait. Son offre ayant déplu,
L'Aigle lui dit tout en colere:
Ne quittez point votre ſéjour,
Caquet bon bec, ma mie: adieu, je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour:
C'eſt un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'eſt pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les dieux:
Cet honneur a ſouvent de mortelles angoiſſes.
Rediſeurs, eſpions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux;
Quoiqu'ainſi que la Pie, il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroiſſes.

(*Fable CCXXIV.*)

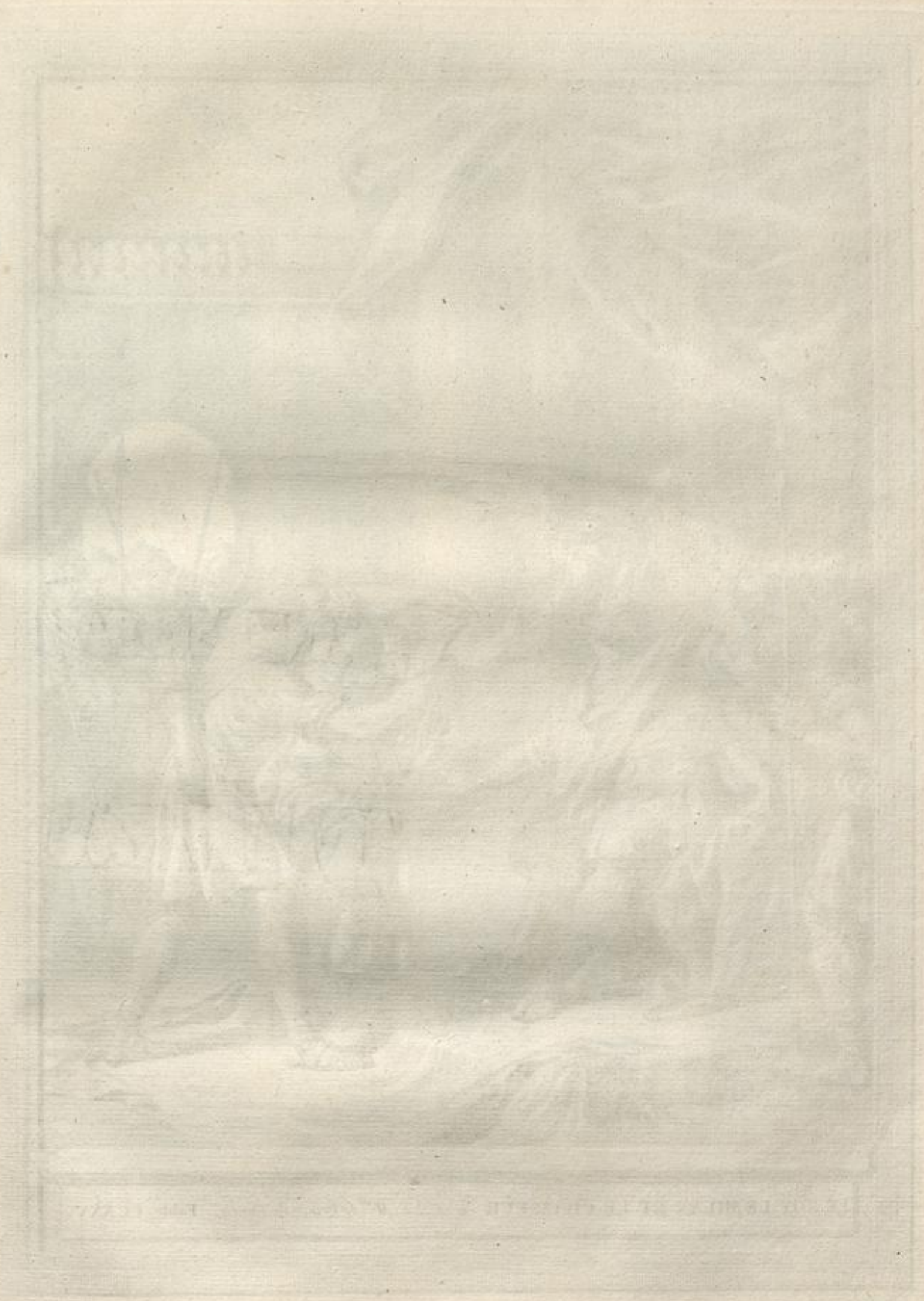
Landesbibliothek Oldenburg

L'AIGLE ET LA PIE. Fable CCXXIV

J.B. Oudry inv. Chedel sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

LE ROY, LE MILAN ET LE CHASSEUR. *à S. A. S. Mgr le Prince de Conty.* Fable CCXXV.

J. B. Oudry inv. *Prevost sculp*

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LE ROY LE MILAN ET LE CHASSEUR Fable CCXXV. 2e Planche

J.B. Oudry inv.

L. Lempereur sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XII.

LE ROI, LE MILAN, ET LE CHASSEUR.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Comme les dieux ſont bons, ils veulent que les rois
Le ſoient auſſi: c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'eſt votre avis. On ſçait que le courroux
S'éteint en votre cœur ſi-tôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du ſien ne put ſe rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes,
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands ſont nés tels en cet âge où nous ſommes.
L'univers leur ſçait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous ſuiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces auguſtes lieux,
Prétend y célébrer votre nom ſur ſa lyre.
Je ſçais qu'on vous attend dans le palais des dieux:
Un ſiécle de ſéjour ici doit vous ſuffire.
Hymen veut ſéjourner tout un ſiécle chez vous.
Puiſſent ſes plaiſirs les plus doux
Vous compoſer des deſtinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la Princeſſe & vous, n'en méritez pas moins;
J'en prends ſes charmes pour témoins:
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ſes préſens,
De qualités qui n'ont qu'en vous ſeul leurs pareilles,

Voulut orner vos jeunes ans.
BOURBON de ſon eſprit ſes graces aſſaiſonne.
Le ciel joignit en ſa perſonne
Ce qui ſçait ſe faire eſtimer,
A ce qui ſçait ſe faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie:
Je me tais donc, & vais rimer
Ce que fit un oiſeau de proie.

Un Milan, de ſon nid antique poſſeſſeur,
Étant pris vif par un Chaſſeur,
D'en faire au Prince un don cet homme ſe propoſe.
La rareté du fait donnoit prix à la choſe.
L'Oiſeau par le Chaſſeur humblement préſenté,
Si ce conte n'eſt apochryphe,
Va tout droit imprimer ſa griffe
Sur le nez de ſa Majeſté.
Quoi, ſur le nez du Roi? du Roi même en perſonne.
Il n'avoit donc alors ni ſceptre ni couronne?
Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.
Le nez royal fut pris pour un nez du commun.
Dire des courtiſans les clameurs & la peine,
Seroit ſe conſumer en efforts impuiſſans.
Le Roi n'éclata point: les cris ſont indécens
A la Majeſté ſouveraine.
L'Oiſeau garda ſon poſte. On ne put ſeulement
Hâter ſon départ d'un moment.
Son Maître le rappelle, & crie, & ſe tourmente,
Lui préſente le leurre, & le poing, mais en vain.
On crut que juſqu'au lendemain
Le maudit animal à la ſerre inſolente,
Nicheroit là malgré le bruit,
Et ſur le nez ſacré voudroit paſſer la nuit:
Tâcher de l'en tirer irritoit ſon caprice.
Il quitte enfin le Roi, qui dit: laiſſez aller

Landesbibliothek Oldenburg

Ce Milan, & celui qui m'a cru régaler.
Ils ſe ſont acquittés tous deux de leur office,
L'un en Milan, & l'autre en citoyen des bois.
Pour moi, qui ſçais comment doivent agir les Rois,
Je les affranchis du ſupplice.
Et la cour d'admirer. Les courtiſans ravis
Élevent de tels faits, par eux ſi mal ſuivis.
Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modele,
Et le Veneur l'échappa belle,
Coupable ſeulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois: étoit-ce un ſi grand mal?

Pilpay fait, près du Gange, arriver l'aventure.
Là nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur ſang épancher;
Le Roi même feroit ſcrupule d'y toucher.
Sçavons-nous, diſent-ils, ſi cet Oiſeau de proie
N'étoit point au ſiége de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros,
Des plus hupés & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
Nous croyons après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chaſſeur, voici l'autre maniere.

Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chaſſe un Milan, (ce qui n'arrive guere)
En voulut au Roi faire un don,
Comme de choſe ſinguliere.

Landesbibliothek Oldenburg

Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans,
C'eſt le *non plus ultrà* de la fauconnerie.
Ce Chaſſeur perce donc un gros de courtiſans,
Plein de zele, échauffé s'il le fut de ſa vie.
Par ce parangon des préſens
Il croyoit ſa fortune faite,
Quand l'animal porte-ſonnette,
Sauvage encor & tout groſſier,
Avec ſes ongles tout d'acier,
Prend le nez du Chaſſeur, happe le pauvre ſire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & courtiſans. Qui n'eût ri? quant à moi,
Je n'en euſſe quitté ma part pour un empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foi,
Je ne l'oſe aſſurer: mais je tiendrois un Roi
Bien malheureux s'il n'oſoit rire:
C'eſt le plaiſir des dieux. Malgré ſon noir ſourci,
Jupiter, & le peuple immortel rit auſſi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'hiſtoire,
Quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire.
Que le peuple immortel ſe montrât ſage ou non,
J'ai changé mon ſujet avec juſte raiſon;
Car, puiſqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du Chaſſeur l'aventure fatale
Enſeigné de nouveau? l'on a vû de tout temps
Plus de ſots Fauconniers, que de Rois indulgens.

(*Fable CCXXV.*)

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIII.

LE RENARD, LES MOUCHES ET LE HÉRISSON.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIII.

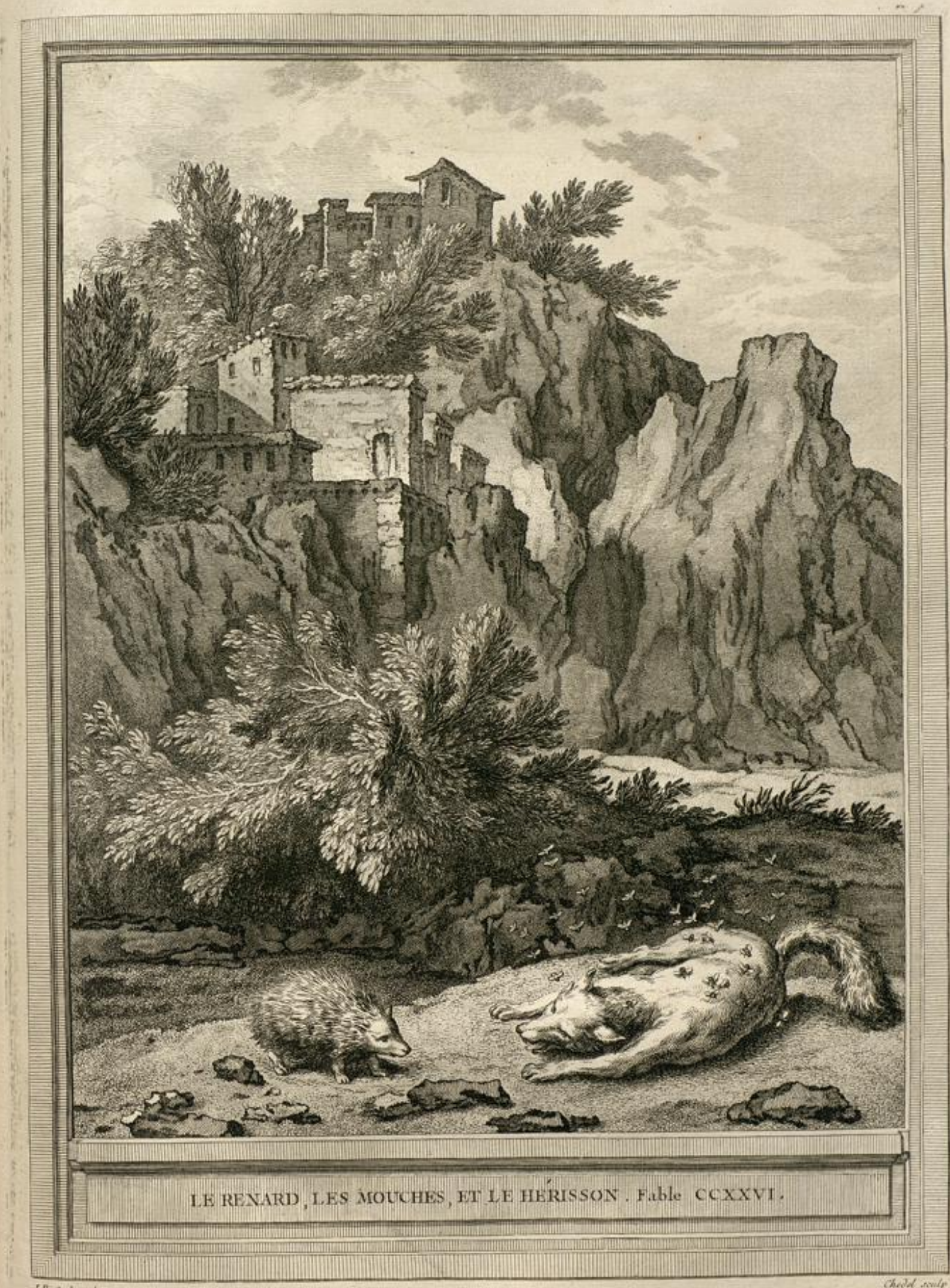
Le Renard, les Mouches et le Hérisson.

Aux traces de ſon ſang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, ſubtil & matois,
Bleſſé par des chaſſeurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce paraſite aîlé
Que nous avons Mouche appellé.
Il accuſoit les dieux, & trouvoit fort étrange
Que le ſort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux Mouches manger.
Quoi! ſe jetter ſur moi, ſur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts?
Depuis quand les Renards ſont-ils un ſi bon mets?
Et que me ſert ma queue? eſt-ce un poids inutile?
Va, le ciel te confonde, animal importun:
Que ne vis-tu ſur le commun?
Un Hériſſon du voiſinage,
Dans mes vers nouveau perſonnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voiſin Renard, dit-il, & terminer tes peines.
Garde-t-en bien, dit l'autre: ami, ne le fais pas:
Laiſſe-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux ſont ſaouls: une troupe nouvelle
Viendroit fondre ſur moi, plus âpre & plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas:
Ceux-ci ſont courtiſans, ceux-là ſont magiſtrats.
Ariſtote appliquoit cet apologue aux hommes.
Les exemples en ſont communs,
Sur-tout au pays où nous ſommes.
Plus telles gens ſont pleins, moins ils ſont importuns.

(*Fable CCXXVI.*)

Landesbibliothek Oldenburg



LE RENARD, LES MOUCHES, ET LE HERISSON. Fable CCXXVI.

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

L'AMOUR ET LA FOLIE. Fable CCXXVII.

J.B. Oudry inv.

Aliamet sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIV.

L'AMOUR ET LA FOLIE.

Tout eſt myſtere dans l'Amour,
Ses fléches, ſon carquois, ſon flambeau, ſon enfance.
Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiſer cette ſcience.
Je ne prétens donc point tout expliquer ici.
Mon but eſt ſeulement de dire à ma maniere
Comment l'Aveugle que voici,
(C'eſt un dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiere:
Quelle ſuite eut ce mal, qui peut-être eſt un bien.
J'en fais juge un amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour enſemble.
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une diſpute vint: l'Amour veut qu'on aſſemble
Là-deſſus le conſeil des dieux.
L'autre n'eut pas la patience.
Elle lui donne un coup ſi furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Venus en demande vengeance.
Femme & mere, il ſuffit pour juger de ſes cris:
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, & Néméſis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle repréſenta l'énormité du cas.
Son fils, ſans un bâton, ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime aſſez grande.
Le dommage devoit être auſſi réparé.
Quand on eut bien conſidéré
L'intérêt du public, celui de la partie,

Landesbibliothek Oldenburg

Le réſultat enfin de la ſuprême cour
Fut de condamner la Folie
A ſervir de guide à l'Amour.

(*Fable* CCXXVII.)

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XV.

LE CORBEAU,

LA GAZELLE, LA TORTUE

ET LE RAT.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XV.

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT.

A MADAME DE LA SABLIERE.

Je vous gardois un temple dans mes vers:
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déja ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et ſur le nom de la Divinité
Que dans ce temple on auroit adorée:
Sur le portail j'aurois ces mots écrits;
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS,
Non celle-là qu'a Junon à ſes gages;
Car Junon même, & le maître des dieux,
Sèrviroient l'autre, & ſeroient glorieux
Du ſeul honneur de porter ſes meſſages.
L'apothéoſe à la voûte eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vû
Plaçant Iris ſous un dais de lumiere.
Les murs auroient amplement contenu
Toute ſa vie, agréable matiere,
Mais peu féconde en ces événemens
Qui des états font les renverſemens.
Au fond du temple eût été ſon image,
Avec ſes traits, ſon ſoûris, ſes appas,
Son art de plaire & de n'y penſer pas,
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ſes pieds des mortels,
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux: ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ſes autels.

Landesbibliothek Oldenburg

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT. *à Mr de la Sabliere.* Fable C C XXVIII.

J. B. Oudry inv. *L. Le Cœur sculp.*

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT. *a M^r. de la Sabliere.* Fable CCXXVIII. 2^e *Pl.*

J.B. Oudry inv. *Chenu sculp.*

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT *à Mde de la Sabliere.* Fab. CCXXVIII. 3 Pl.

J.B. Oudry inv. *Chedel sculp.*

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

J'euſſe en ſes yeux fait briller de ſon ame
Tous les tréſors, quoiqu'imparfaitement:
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ſes amis, & non point autrement;
Car cet eſprit qui, né du firmament
A beauté d'homme avec graces de femme,
Ne ſe peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui ſçavez tout charmer,
Qui ſçavez plaire en un dégré ſuprême,
Vous, que l'on aime à l'égal de ſoi-même,
(Ceci ſoit dit ſans nul ſoupçon d'amour,
Car c'eſt un mot banni de votre cour,
Laiſſons-le donc) agréez que ma muſe
Acheve un jour cette ébauche confuſe.
J'en ai placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un ſujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur ſimple récit
Peut quelque temps amuſer votre eſprit.
Non que ceci ſe paſſe entre monarques:
Ce que chez vous nous voyons eſtimer
N'eſt pas un roi qui ne ſçait point aimer,
C'eſt un mortel qui ſçait mettre ſa vie
Pour ſon ami. J'en vois peu de ſi bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue
Vivoient enſemble unis: douce ſociété.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Aſſuroit leur félicité.
Mais quoi, l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déſerts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ſes embûches ſecrettes.

Landesbibliothek Oldenburg

La Gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit inſtrument
Du plaiſir barbare des hommes,
Vint ſur l'herbe éventer les traces de ſes pas.
Elle fuit; & le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis reſtans: d'où vient que nous ne ſommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La Gazelle déja nous a-t-elle oubliés?
A ces paroles la Tortue
S'écrie, & dit: ah! ſi j'étois,
Comme un Corbeau, d'aîles pourvûe,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger:
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire-d'aîle:
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle,
Priſe au piége, & ſe tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'inſtant.
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment,
Ce malheur eſt tombé ſur elle;
Et perdre en vains diſcours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur ſon rapport les trois amis
Tiennent conſeil. Deux ſont d'avis
De ſe tranſporter ſans remiſe
Aux lieux où la Gazelle eſt priſe.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis:
Avec ſon marcher lent quand arriveroit-elle?
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont ſecourir
Leur chere & fidelle compagne,

Landesbibliothek Oldenburg

Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortue y voulut courir;
La voilà comme eux en campagne,
Maudiſſant ſes pieds courts avec juſte raiſon,
Et la néceſſité de porter ſa maiſon.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs: on peut penſer la joie.
Le Chaſſeur vient, & dit: qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, ſe retire en un trou,
Le Corbeau ſur un arbre, en un bois la Gazelle:
Et le Chaſſeur à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la Tortue, & retient ſon courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon ſouper celle-ci me défraie.
Il la mit dans ſon ſac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci quittant ſa retraite,
Contrefait la boiteuſe & vient ſe préſenter.
L'homme de ſuivre, & de jetter
Tout ce qui lui peſoit; ſi bien que Rongemaille
Autour des nœuds du ſac tant opere & travaille
Qu'il délivre encor l'autre ſœur
Sur qui s'étoit fondé le ſoupé du Chaſſeur.

Pilpay conte qu'ainſi la choſe s'eſt paſſée.
Pour peu que je vouluſſe invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage auſſi long
Que l'Iliade ou l'Odiſſée.
Rongemaille feroit le principal Héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun ſoit néceſſaire.
Porte-maiſon l'infante y tient de tels propos,
Que monſieur du Corbeau va faire
Office d'eſpion, & puis de meſſager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adreſſe d'engager

Le Chaſſeur à donner du temps à Rongemaille.
Ainſi, chacun en ſon endroit
S'entremet, agit & travaille.
A qui donner le prix? au cœur, ſi l'on m'en croit.
Que n'oſe & que ne peut l'amitié violente!
Cet autre ſentiment que l'on appelle Amour,
Mérite moins d'honneur: cependant chaque jour
Je le célebre, & je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon ame plus contente.
Vous protégez ſa ſœur, il ſuffit; & mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tous divers.
Mon maître étoit l'Amour, j'en vais ſervir un autre;
Et porter par tout l'univers
Sa gloire auſſi bien que la vôtre.

(*Fable* CCXXVIII.)

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XVI.

LA FORÊT ET LE BUCHERON.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XVI.

La Forêt et le Bucheron.

Un Bucheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché ſa coignée.
Cette perte ne put ſi-tôt ſe réparer,
Que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'Homme enfin la prie humblement
De lui laiſſer tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs ſon gagne-pain;
Il laiſſeroit debout maint chêne & maint ſapin,
Dont chacun reſpectoit la vieilleſſe & les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche ſon fer.
Le Miſerable ne s'en ſert
Qu'à dépouiller ſa bienfaitrice
De ſes principaux ornemens.
Elle gémit à tous momens.
Son propre don fait ſon ſupplice.

Voilà le train du monde & de ſes ſectateurs:
On s'y ſert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je ſuis las d'en parler: mais que de doux ombrages
Soient expoſés à ces outrages,
Qui ne ſe plaindroit là-deſſus!
Hélas! j'ai beau crier, & me rendre incommode;
L'ingratitude & les abus
N'en ſeront pas moins à la mode.

(*Fabe ccxxix.*)

Landesbibliothek Oldenburg

LA FORÊT ET LE BUCHERON. Fable CCXXIX.

J.B. Oudry inv.

L.L. empereur sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL. Fable CCXXX.

J.B. Oudry inv.

P. Sc. Motte sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup et le Cheval.

Un Renard jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier Cheval qu'il eût vû de ſa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice, accourez;
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vûe encore toute ravie.
Eſt-il plus fort que nous? dit le Loup en riant:
Fais-moi ſon portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre, ou quelque étudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez: que ſçait-on? peut-être eſt-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
Aſſez peu curieux de ſemblables amis,
Fut preſque ſur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le Renard, vos humbles ſerviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval qui n'étoit dépourvû de cervelle,
Leur dit: liſez mon nom, vous le pouvez, Meſſieurs,
Mon Cordonnier l'a mis autour de ma ſemelle.
Le Renard s'excuſa ſur ſon peu de ſçavoir.
Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait inſtruire.
Ils ſont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros meſſieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup, par ce diſcours flatté,
S'approcha; mais ſa vanité
Lui coûta quatre dents. Le Cheval lui deſſerre
Un coup; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
Mal en point, ſanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, ceci nous juſtifie

Landesbibliothek Oldenburg

Ce que m'ont dit des gens d'eſprit:
Cet animal vous a ſur la mâchoire écrit,
Que de tout inconnu le ſage ſe méfie.

(*Fable ccxxx.*)

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XVIII.

LE RENARD
ET
LES POULETS D'INDE.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XVIII.

LE RENARD ET LES POULETS D'INDE.

Contre les aſſauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons ſervoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vû chacun en ſentinelle,
S'écria: quoi, ces gens ſe moqueront de moi!
Eux ſeuls ſeront exemts de la commune loi!
Non, par tous les dieux, non. Il accomplit ſon dire.
La lune alors luiſant, ſembloit contre le ſire,
Vouloir favoriſer la dindonniére gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'aſſiégeant,
Eut recours à ſon ſac de ruſes ſcélérates,
Feignit vouloir gravir, ſe guinda ſur ſes pattes,
Puis contrefit le mort, puis le reſſuſcité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différens perſonnages.
Il élevoit ſa queue, il la faiſoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eût oſé ſommeiller.
L'ennemi les laſſoit en leur tenant la vûe
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un: autant de pris:
Autant de mis à part: près de moitié ſuccombe.
Le Compagnon les porte en ſon garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
Fait le plus ſouvent qu'on y tombe.

(*Fable CCXXXI.*)

Landesbibliothek Oldenburg

LE RENARD ET LES POULETS D'INDE. Fable CCXXXI.

J.B. Oudry inv.

P.F. Tardieu Sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIX.

LE SINGE.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIX.

Le Singe.

Il eſt un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme:
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant ſoupiré qu'enfin elle n'eſt plus.
Leur fils ſe plaint d'étrange ſorte,
Il éclate en cris ſuperflus:
Le pere en rit: ſa femme eſt morte.
Il a déja d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, & ſouvent il s'enyvre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il ſoit Singe, ou qu'il faſſe un livre,
La pire eſpece c'eſt l'Auteur.

(*Fable* CCXXXII.)

Landesbibliothek Oldenburg

LE SINGE. Fable CCXXXII.

J.B. Oudry inv. Chedel sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LE PHILOSOPHE SCYTHE, Fable CCXXXIII

J.B. Oudry inv. Chenu sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XX.

Le Philosophe Scythe.

Un Philoſophe auſtère, & né dans la Scythie,
Se propoſant de ſuivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
Un ſage aſſez ſemblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, ſatisfait & tranquille.
Son bonheur conſiſtoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la ſerpe à la main,
De ſes arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant partout la nature
Exceſſive à payer ſes ſoins avec uſure.
Le Scythe alors lui demanda,
Pourquoi cette ruine: étoit-il d'homme ſage
De mutiler ainſi ces pauvres habitans?
Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage,
Laiſſez agir la faux du temps:
Ils iront aſſez-tôt border le noir rivage.
J'ôte le ſuperflu, dit l'autre; & l'abattant,
Le reſte en profite d'autant.
Le Scythe retourné dans ſa triſte demeure,
Prend la ſerpe à ſon tour, coupe & taille à toute heure:
Conſeille à ſes voiſins, preſcrit à ſes amis
Un univerſel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque ſon verger contre toute raiſon,
Sans obſerver temps ni ſaiſon,
Lunes ni vieilles, ni nouvelles.
Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiſcret Stoïcien.

Landesbibliothek Oldenburg

Celui-ci retranche de l'ame
Deſirs & paſſions, le bon & le mauvais,
Juſqu'aux plus innocens ſouhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je reclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal reſſort.
Ils font ceſſer de vivre avant que l'on ſoit mort.

(*Fable* CCXXXIII.)

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

L'ELEPHANT ET LE SINGE DE JUPITER. Fable CCXXXIV.

B. Oudry inv. *Beauvais fecit.*

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXI.

L'Éléphant et le Singe de Jupiter.

Autrefois l'Éléphant & le Rhinocéros,
En diſpute du pas & des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'hiſtoire.
Auſſi-tôt l'Éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambaſſadeur
Il venoit trouver ſa grandeur.
Tout fier de ce ſujet de gloire,
Il attend maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui préſenter ſa créance.
Maître Gille enfin, en paſſant,
Va ſaluer ſon excellence.
L'autre étoit préparé ſur la légation;
Mais pas un mot: l'attention
Qu'il croyoit que les dieux euſſent à ſa querelle,
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on ſoit Mouche ou bien Éléphant?
Il ſe vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon couſin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un aſſez beau combat de ſon trône ſuprême:
Toute ſa cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le Singe, avec un front ſévere.
L'Éléphant repartit: quoi, vous ne ſçavez pas
Que le Rhinocéros me diſpute le pas?
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocere?
Vous connoiſſez ces lieux, ils ont quelque renom.

Landesbibliothek Oldenburg

Vraiment je ſuis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille; on ne s'entretient guere
De ſemblables ſujets dans nos vaſtes lambris.
L'Éléphant honteux & ſurpris,
Lui dit: & parmi nous, que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons ſoin de tout: & quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conſeil des dieux.
Les petits & les grands ſont égaux à leurs yeux.

(Fable CCXXXIV.)

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXII.

UN FOU
ET
UN SAGE.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXII.

Un Fou et un Sage.

Certain Fou pourſuivoit à coups de pierre un Sage.
Le Sage ſe retourne, & lui dit: mon ami,
C'eſt fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci:
Tu fatigues aſſez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, eſt digne de loyer.
Vois cet homme qui paſſe, il a de quoi payer:
Adreſſe-lui tes dons, ils auront leur ſalaire.
Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même inſulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint eſtafier accourt; on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'aſſomme.

Auprès des Rois il eſt de pareils Fous.
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être
Aſſez puiſſant. Il faut les engager
A s'adreſſer à qui peut ſe venger.

(*Fable ccxxxv.*)

Landesbibliothek Oldenburg

UN FOU ET UN SAGE . Fable CCXXXV.

J.B. oudry inv.

Avelines sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXIII.

LE RENARD ANGLOIS.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXIII.

LE RENARD ANGLOIS.

A MADAME HARVEY.

Le bon cœur eſt chez vous compagnon du bon ſens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une nobleſſe d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens,
Une humeur franche & libre, & le don d'être amie,
Malgré Jupiter même, & les temps orageux:
Tout cela méritoit un éloge pompeux:
Il en eût été moins, ſelon votre génie.
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie:
J'ai donc fait celui-ci court & ſimple. Je veux
Y coudre encor un mot ou deux
En faveur de votre patrie:
Vous l'aimez. Les Anglois penſent profondément,
Leur eſprit en cela ſuit leur tempérament.
Creuſant dans les ſujets, & forts d'expériences,
Ils étendent par-tout l'empire des ſciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens, à pénétrer, l'emportent ſur les autres:
Même les chiens de leur ſéjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards ſont plus fins, je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour ſe ſauver,
Mit en uſage un ſtratagême
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le ſcélérat réduit en un péril extrême,
Et preſque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Paſſa près d'un patibulaire.
Là, des animaux raviſſans,

Landesbibliothek Oldenburg

LE RENARD ANGLOIS. Fable CCXXXVI.

J. B. Oudry. inv.

Lovise Le Grand Sc.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Bléreaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, inſtruiſoient les paſſans.
Leur confrere, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal qui, preſſé des Romains,
Met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et ſçait en vieux Renard s'échapper de leurs mains.
Les Clefs de meute parvenues
A l'endroit où pour mort le traître ſe pendit,
Remplirent l'air de cris : leur Maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçaſſent les nues.
Il ne put ſoupçonner ce tour aſſez plaiſant.
Quelque terrier, dit-il, a ſauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au-delà des colonnes
Où ſont tant d'honnêtes perſonnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à ſon dam.
Voilà maint Baſſet clabaudant;
Voilà notre Renard au charnier ſe guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de ſemblables panneaux:
Mais le pauvret, ce coup, y laiſſa ſes houſeaux;
Tant il eſt vrai qu'il faut changer de ſtratagême.
Le Chaſſeur, pour trouver ſa propre ſûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'eſprit: Eſt-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne proviſion?
Mais leur peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occaſion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits ſur votre ſujet;
Tout long éloge eſt un projet
Peu favorable pour ma lyre:
Peu de nos chants, peu de nos vers
Par un encens flatteur amuſent l'Univers;
Et ſe font écouter des Nations étranges.

Landesbibliothek Oldenburg

Votre Prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez ſeulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muſe:
C'eſt peu de choſe: elle eſt confuſe
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirés de l'Iſle de Cythere?
Vous voyez par-là que j'entens
Mazarin, des Amours Déeſſe tutélaire.

(*Fable* CCXXXVI.)

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES. Fable CCXXXVII.

J.B. Oudry inv. Chedel sculp

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXIV.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

IMITATION D'UNE FABLE LATINE.

Les filles du Limon tiroient du Roi des aſtres
Aſſiſtance & protection.
Guerre ni pauvreté, ni ſemblables déſaſtres
Ne pouvoient approcher de cette nation.
Elle faiſoit valoir en cent lieux ſon empire.
Les reines des étangs, Grenoüilles, veux-je dire,
(Car que coûte-il d'appeller
Les choſes par noms honorables?)
Contre leur bienfaicteur oſérent cabaler,
Et devinrent inſupportables.
L'imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,
Firent bien-tôt crier cette troupe importune;
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands & petits
Contre l'œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout conſumer,
Il falloit promptement s'armer
Et lever des troupes puiſſantes.
Auſſi-tôt qu'il faiſoit un pas,
Ambaſſades croaſſantes
Alloient dans tous les états.
A les oüir, tout le monde,
Toute la machine ronde,
Rouloit ſur les intérêts
De quatre méchans marais.

Cette plainte téméraire
Dure toujours, & pourtant
Grenoüilles doivent ſe taire,
Et ne murmurer pas tant;
Car ſi le Soleil ſe pique,
Il le leur fera ſentir:
La République Aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

(*Fable* CCXXXVII.)

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXV.

L'HYMENÉE ET L'AMOUR.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXV.

L'HYMENÉE ET L'AMOUR.

A leurs Altesses Sérénissimes Mademoiselle de Bourbon, et Monseigneur le Prince de Conti.

Hymenée & l'Amour vont conclure un Traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années.
BOURBON, jeune divinité,
CONTY, jeune héros, joignent leurs deſtinées.
CONDÉ l'avoit, dit-on, en mourant ſouhaité;
Ce guerrier qui tranſmet à ſon fils en partage
Son eſprit, ſon grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur, non plus, n'eſt pas à mépriſer,
Contemple avec plaiſir de la voûte éthérée,
Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
Que LOUIS aux Condé ne peut rien refuſer.
Hymenée eſt vêtu de ſes plus beaux atours.
Tout rit autour de lui, tout éclate de joye.
Il deſcend de l'Olympe environné d'Amours,
Dont CONTY doit être la proye;
Vénus à BOURBON les envoye.
Ils avoient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle ſortit de l'onde,
Et rendit ſurpris notre monde,
De voir un peuple ſi brillant.
Le chœur des Muſes ſe prépare,
On attend de leurs nourriſſons
Ce qu'un talent exquis & rare
Fait eſtimer dans nos chanſons.
Apollon y joindra ſes ſons,
Lui-même il apporte ſa lyre.

Landesbibliothek Oldenburg

L HYMENEE ET L'AMOUR. Fable CCXXXVIII.

A leurs A.S. Mlle de Bourbon et Mgr le Prince de Conty.

J.B. oudry inv. *Laur. Cars sculp.*

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Déja l'amante de zéphyre
Et la Déeſſe du matin,
Des dons que le printems étale,
Commencent à parer la ſalle
Où ſe doit faire le feſtin.

O vous ! pour qui les dieux ont des ſoins ſi preſſans,
BOURBON, aux charmes tout-puiſſans,
Ainſi qu'à l'ame toute belle;
CONTY, par qui ſont effacés
Les héros des ſiecles paſſés;
Conſervez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous poſſédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les graces & l'eſprit, ſeuls ſoutiens de l'amour.
Dans la carriere aux époux aſſignée,
Prince & Princeſſe, on trouve deux chemins;
L'un de tiédeur, comme chez les humains;
La paſſion à l'autre fut donnée.

N'en ſortez point, c'eſt un état bien doux,
Mais peu durable en notre ame inquiéte.
L'amour s'éteint par le bien qu'il ſouhaite,
L'amant alors ſe comporte en époux.
Ne ſçauroit-on établir le contraire,
Et renverſer cette maudite loi?
Prince & Princeſſe, entreprenez l'affaire,
Nul n'oſera prendre exemple ſur moi.
De ce conſeil faites expérience,
Soyez amans fideles & conſtans:
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne ſoyez époux qu'à ſoixante ans.
Vous ne changerez point, écoutez Calliope;
Elle a pour votre hymen dreſſé cette horoſcope.

Pratiquer tous les agrémens

Landesbibliothek Oldenburg

Qui des époux font des amans,
Employer ſa grace ordinaire,
C'eſt ce que CONTY ſçaura faire.
Rendre CONTY le plus heureux
Qui ſoit dans l'empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'eſt ce que BOURBON ſçaura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtroit d'eux un jeune amour,
Plus beau que l'enfant de Cythere,
En un mot ſemblable à ſon Pere.
Former cet enfant ſur les traits
Des modeles les plus parfaits,
C'eſt ce que BOURBON ſçaura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'eſt à quoi BOURBON n'entend rien.

(Fable CCXXXVIII.)

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LA LIGUE DES RATS . Fable CCXXXIX .

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXVI.

La Ligue des Rats.

Une Souris craignoit un Chat,
Qui dès long-tems la guettoit au paſſage.
Que faire en cet état ? Elle, prudente & ſage,
Conſulte ſon voiſin ; c'étoit un maître Rat,
Dont la rateuſe Seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat ni chate,
Ni coup de dent, ni coup de pate.
Dame Souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi, quoi que je faſſe,
Seul je ne puis chaſſer le chat qui vous menace :
Mais aſſemblons tous les Rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble révérence,
Et le Rat court en diligence
A l'Office, qu'on nomme autrement la dépenſe,
Où maints Rats aſſemblés
Faiſoient aux frais de l'hôte une entiere bombance.
Il arrive les ſens troublés,
Et tous les poumons eſſouflés.
Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces Rats ; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'eſt qu'il faut promptement ſecourir la Souris ;
Car Rominagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
Chacun dit, il eſt vrai. Sus, ſus, courons aux armes.
Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes :

Landesbibliothek Oldenburg

N'importe, rien n'arrête un ſi noble projet,
Chacun ſe met en équipage;
Chacun mit dans ſon ſac un morceau de fromage;
Chacun promet enfin de riſquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'eſprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat plus fin qu'eux,
Tenoit déja la Souris par la tête.
Ils s'avancerent à grand pas
Pour ſecourir leur bonne amie:
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde & marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudens Rats,
Craignant mauvaiſe deſtinée,
Font, ſans pouſſer plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque Rat rentre dans ſon trou:
Et ſi quelqu'un en ſort, gare encor le matou.

(*Fable* CCXXXIX.)

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXVII.

DAPHNIS

ET

ALCIMADURE.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXVII.

DAPHNIS ET ALCIMADURE.

Imitation de Theocrite.

A MADAME DE LA MESANGERE.

Aimable fille d'une mere
A qui ſeule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend ſoigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au parnaſſe,
Et que j'ai le ſecret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce ſeroit trop, il faut choiſir,
Ménageant ma voix & ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force & de loiſir.
Je loûrai ſeulement un cœur plein de tendreſſe,
Ces nobles ſentimens, ces graces, cet eſprit:
Vous n'auriez en cela ni maître, ni maîtreſſe,
Sans celle dont ſur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roſes
De trop d'épines. Si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choſes,
Il les dit mieux que je ne fais:
Auſſi ſçait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ſes conſeils: vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Mépriſoit de ce Dieu le ſouverain pouvoir:
On l'appelloit Alcimadure,

Landesbibliothek Oldenburg

DAPHNIS ET ALCIMADURE. Fable CCXL.

J.B. Oudry inv.

B.L. Prevost sculp

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Fier & farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours ſautant aux prés, danſant ſur la verdure,
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice : au reſte égalant les plus belles,
Et ſurpaſſant les plus cruelles,
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ſes rigueurs.
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ſes faveurs!
Le jeune & beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour ſon malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
Il ne ſongea plus qu'à mourir:
Le déſeſpoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta ſa peine;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maiſon fatale, où, parmi ſes compagnes,
L'ingrate, pour le jour de ſa nativité,
Joignoit aux fleurs de ſa beauté
Les tréſors des jardins & des vertes campagnes:
J'eſpérois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous ſuis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainſi que tout le reſte,
Vous me refuſiez même un plaiſir ſi funeſte.
Mon pere, après ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne auſſi le pâturage,
Tous mes troupeaux avec mon chien;
Et que du reſte de mon bien
Mes compagnons fondent un temple,
Où votre image ſe contemple,
Renouvellant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai, près de ce temple, un ſimple monument:

Landesbibliothek Oldenburg

On gravera ſur la bordure;
Daphnis mourut d'amour ; paſſant, arrête-toi :
Pleure, & di : celui-ci ſuccomba ſous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots, par la parque il ſe ſentit atteint:
Il auroit pourſuivi, la douleur le prévint:
Son ingrate ſortit triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au ſort de ſon amant.
Elle inſulta toujours au fils de cythérée,
Menant, dès ce ſoir même, au mépris de ſes loix,
Ses compagnes danſer autour de ſa ſtatue.
Le Dieu tomba ſur elle, & l'accabla du poids:
Une voix ſortit de la nue,
Echo redit ces mots dans les airs épandus:
Que tout aime à préſent, l'Inſenſible n'eſt plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx deſcendue,
Frémit, & s'étonna la voyant accourir.
Tout l'érebe entendit cette belle homicide
S'excuſer au berger qui ne daigna l'oüir,
Non plus qu'Ajax Ulyſſe, & Didon ſon perfide.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

PHILEMON ET BAUCIS. A MGR. LE DUC DE VENDOSME. Fable CCXLI.

J.B. Audry inv.

J. Goudar sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXVIII.

PHILÉMON ET BAUCIS.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux:
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaiſir peu tranquille,
Des ſoucis dévorans c'eſt l'éternel aſyle,
Véritable vautour que le fils de Japet
Repréſente enchaîné ſur ſon triſte ſommet.
L'humble toit eſt exempt d'un tribut ſi funeſte;
Le Sage y vit en paix, & mépriſe le reſte.
Content de ſes douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ſes pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce ſéjour;
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.
Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hymenée & l'amour, par des deſirs conſtans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps:
Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Cloton prenoit plaiſir à filer cette trame.
Ils ſçurent cultiver, ſans ſe voir aſſiſtés,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Étés.
Eux ſeuls ils compoſoient toute leur république:
Heureux de ne devoir à pas un domeſtique
Le plaiſir ou le gré des ſoins qu'ils ſe rendoient!
Tout vieillit: ſur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux ſans les détruire,
Et par des traits d'amour ſçut encor ſe produire.

Landesbibliothek Oldenburg

Ils habitoient un bourg plein de gens, dont le cœur
Joignoit aux duretés un ſentiment moqueur.
Jupiter réſolut d'abolir cette engeance.
Il part avec ſon fils, le Dieu de l'Eloquence,
Tous deux en pélerins vont viſiter ces lieux;
Mille logis y ſont, un ſeul ne s'ouvre aux Dieux.
Prêts enfin de quitter un ſéjour ſi profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hoſpitaliere, humble & chaſte maiſon.
Mercure frappe, on ouvre : auſſi-tôt Philémon
Vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage:
Vous me ſemblez tous deux fatigués du voyage,
Repoſez-vous : uſez du peu que nous avons:
L'aide des Dieux a fait que nous le conſervons,
Uſez-en : ſaluez ces pénates d'argille.
Jamais le ciel ne fut aux humains ſi facile,
Que quand Jupiter même étoit de ſimple bois:
Depuis qu'on l'a fait d'or, il eſt ſourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde;
Encor que le pouvoir au deſir ne réponde,
Nos hôtes agréront les ſoins qui leur ſont dûs.
Quelques reſtes de feu ſous la cendre épandus,
D'un ſouffle haletant par Baucis s'allumerent:
Des branches de bois ſec auſſi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiéde, on lava les pieds des Voyageurs.
Philémon les pria d'excuſer ces longueurs;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point ſur la fortune,
Sur ſes jeux, ſur la pompe & la grandeur des rois,
Mais ſur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare:
Cependant, par Baucis, le feſtin ſe prépare.
La table où l'on ſervit le champêtre repas,
Fut d'ais non-façonnés à l'aide du compas:
Encore aſſure-t-on, ſi l'Hiſtoire en eſt crue,

Landesbibliothek Oldenburg

Qu'en un de ſes ſupports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vaſe, autre injure des ans.
Un tapis tout uſé couvrit deux eſcabelles:
Il ne ſervoit pourtant qu'aux fêtes ſolemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès.
Les divins voyageurs altérés de leur courſe,
Mêloient au vin groſſier le cryſtal d'une ſource.
Plus le vaſe verſoit, moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident:
Baucis n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillerent;
A ce ſigne d'abord leurs yeux ſe deſſillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs ſourcils
Qui font trembler les cieux ſur leurs poles aſſis.
Grand Dieu, dit Philémon, excuſez notre faute.
Quels humains auroient crû recevoir un tel hôte!
Ces mets, nous l'avouons, ſont peu délicieux,
Mais quand nous ſerions rois, que donner à des Dieux?
C'eſt le cœur qui fait tout: que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les ſeuls préſens du cœur.
Baucis ſort à ces mots pour réparer l'erreur;
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres ſoins dès l'enfance élevée:
Elle en veut faire un mets, & la pourſuit en vain;
La volatille échappe à ſa tremblante main:
Entre les pieds des Dieux elle cherche un aſyle:
Ce recours, à l'oiſeau, ne fut pas inutile:
Jupiter intercéde. Et déja les vallons
Voyoient l'ombre en croiſſant tomber du haut des monts.
Les Dieux ſortent enfin, & font ſortir leurs hôtes.
De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous: Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis, ni vos cœurs.

Landesbibliothek Oldenburg

Il dit ; & les Autans troublent déja la plaine.
Nos deux Epoux ſuivoient, ne marchant qu'avec peine.
Un appui de roſeau ſoulageoit leurs vieux ans.
Moitié ſecours des Dieux, moitié peur, ſe hâtans,
Sur un mont aſſez proche enfin ils arriverent.
A leurs pieds auſſi-tôt cent nuages creverent.
Des miniſtres du Dieu les eſcadrons flottans
Entraînerent ſans choix animaux, habitans,
Arbres, maiſons, vergers, toute cette demeure :
Sans veſtige du bourg, tout diſparut ſur l'heure.
Les vieillards déploroient ces ſévères deſtins.
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber ſous les céleſtes armes ;
Baucis en répandit en ſecret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, & ſes murs
Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
De pilaſtres maſſifs les cloiſons revêtues,
En moins de deux inſtans s'élevent juſqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris :
Tous ces événemens ſont peints ſur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux Epoux ſurpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur & les mains aſſez pures,
Pour préſider ici ſur les honneurs divins,
Et Prêtres, vous offrir les vœux des pélerins ?
Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas ! dit Philémon, ſi votre main puiſſante
Vouloit favoriſer juſqu'au bout deux mortels,
Enſemble nous mourrions en ſervant vos autels ;
Cloton feroit d'un coup ce double ſacrifice ;
D'autres mains nous rendroient un vain & triſte office :
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ſes yeux

Landesbibliothek Oldenburg

Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable:
Mais oſerai-je dire un fait preſque incroyable?
Un jour qu'aſſis tous deux dans le ſacré parvis,
Ils contoient cette hiſtoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
Philémon leur diſoit: ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours ſervi de temple aux Immortels.
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacles d'impies:
Du céleſte courroux tous furent les hoſties;
Il ne reſta que nous d'un ſi triſte débris:
Vous en verrez tantôt la ſuite en nos lambris:
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles:
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
Il veut lui tendre auſſi les ſiens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a ſa langue preſſée:
L'un & l'autre ſe dit adieu de la penſée;
Le corps n'eſt tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainſi qu'eux, perd la voix;
Même inſtant, même ſort à leur fin les entraîne:
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent ſous le poids des offrandes ſans nombre.
Pour peu que des époux ſéjournent ſous leur ombre,
Ils s'aiment juſqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! ſi... Mais autre part j'ai porté mes préſens.
Célébrons ſeulement cette métamorphoſe.
De fideles témoins m'ayant conté la choſe,
Clio me conſeilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom paſſer ces aventures.

Landesbibliothek Oldenburg

Vendôme, conſentez au los que j'en attens;
Faites-moi triompher de l'envie & du temps.
Enchaînez ces Démons, que ſur nous ils n'attentent,
Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un ſtyle aſſez haut,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer ſeroit œuvre infinie:
L'entrepriſe demande un plus vaſte génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait eſtimer,
Sans parler de celui qui force à vous aimer?
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus ſûr que nos ſuffrages;
Don du ciel, qui peut ſeul tenir lieu des préſens
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les poſſéde, c'eſt vous;
Je l'oſe, dans ces vers, ſoutenir devant tous.
Clio, ſur ſon giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher attentive à vous plaire:
On dit qu'elle & ſes ſœurs, par l'ordre d'Apollon,
Tranſportent dans Anet tout le ſacré vallon:
Je le crois. Puiſſions-nous chanter ſous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border les rivages!
Puſſent-ils, tout d'un coup, élever leurs ſourcils,
Comme on vit autrefois Philémon & Baucis!

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LES FILLES DE MINÉE. Fable CCXLII.

J.B. Oudry inv.

J. Moreil sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXIX.

Les Filles de Minée.

Je chante dans mes vers les Filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juſte droit, de ſes honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains ſe faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux ſoins du maître,
Si dans les jours ſacrés, autour de ſes guérets,
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.

La Grece étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois ſœurs condamner ce ſaint zéle.
Alcithoé l'aînée, ayant pris ſes fuſeaux,
Dit aux autres : quoi donc, toujours des Dieux nouveaux?
L'olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours aſſez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu qui purgea de monſtres l'univers :
Mais à quoi ſert Bacchus, qu'à cauſer des querelles,
Affoiblir les plus ſains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de triſtes chemins?
Et nous irons chommer la peſte des humains?
Pour moi, j'ai réſolu de pourſuivre ma tâche.
Se donne ce jour-ci qui voudra du relâche,
Ces mains n'en prendront point. Je ſuis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits.
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque hiſtoire.
Je pourrois retrouver ſans peine en ma mémoire
Du monarque des Dieux les divers changemens;
Mais comme chacun ſçait tous ces événemens,
Diſons ce que l'amour inſpire à nos pareilles :

Landesbibliothek Oldenburg

Non toutefois qu'il faille en contant ſes merveilles,
Accoûtumer nos cœurs à goûter ſon poiſon,
Car, ainſi que Bacchus, il trouble la raiſon.
Récitons-nous les maux que ſes biens nous attirent.
Alcithoé ſe tut, & ſes ſœurs applaudirent.

Après quelques momens, hauſſant un peu la voix,
Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendreſſe:
Pyrame, c'eſt l'Amant, eut Thiſbé pour maîtreſſe.
Jamais couple ne fut ſi bien aſſorti qu'eux:
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent ſans peine,
D'autant pluſtôt épris, qu'une invincible haine
Diviſant leurs parens, ces deux amans unit,
Et concourut aux traits dont l'amour ſe ſervit.
Le hazard, non le choix, avoit rendu voiſines
Leurs maiſons où régnoient ces guerres inteſtines:
Ce fut un avantage à leurs deſirs naiſſans.
Le cours en commença par des jeux innocens;
La premiere étincelle eut embraſé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favoriſoit leurs tranſports mutuels,
Mais c'étoit à l'inſçu de leurs parens cruels.
La défenſe eſt un charme: on dit qu'elle aſſaiſonne
Les plaiſirs, & ſurtout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle inſtruiſit du moins
Nos amans à ſe dire avec ſigne leurs ſoins.
Ce léger reconfort ne les put ſatisfaire;
Il fallut recourir à quelque autre myſtere.
Un vieux mur entr'ouvert ſéparoit leurs maiſons,
Le temps avoit miné ſes antiques cloiſons:
Là, ſouvent de leurs maux ils déploroient la cauſe;
Les paroles paſſoient, mais c'étoit peu de choſe.
Se plaignant d'un tel ſort, Pyrame dit un jour:

Landesbibliothek Oldenburg

Chere Thiſbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie:
Fuyons de nos parens l'injuſte tyrannie:
J'en ai d'autres en Gréce, ils ſe tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un aſyle chez eux:
Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous ſollicite.
C'eſt votre ſeul repos qui me le fait choiſir,
Car je n'oſe parler, hélas! de mon deſir:
Faut-il à votre gloire en faire un ſacrifice?
De crainte de vains bruits, faut-il que je languiſſe?
Ordonnez, j'y conſens; tout me ſemblera doux;
Je vous aime, Thiſbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante;
Votre amour étant pure encor que véhémente,
Je vous ſuivrai par-tout: notre commun repos
Me doit mettre au-deſſus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je ſerai ſatisfaite,
Je rirai des diſcours d'une langue indiſcrette,
Et m'abandonnerai ſans crainte à votre ardeur,
Contente que je ſuis des ſoins de ma pudeur.
Jugez ce que ſentit Pyrame à ces paroles!
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi:
Vous-même peignez-vous cet amant hors de ſoi.
Demain, dit-il, il faut ſortir avant l'aurore;
N'attendez point les traits que ſon char fait éclore:
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès:
Là, nous nous attendrons: le rivage eſt tout près:
Une barque eſt au bord, les rameurs, le vent même,
Tout, pour notre départ, montre une hâte extrême;
L'augure en eſt heureux, notre ſort va changer;
Et les Dieux ſont pour nous, ſi je ſçais bien juger.
Thiſbé conſent à tout: elle en donne pour gage
Deux baiſers, par le mur, arrêtés au paſſage.

Landesbibliothek Oldenburg

Heureux mur ! tu devois ſervir mieux leur déſir ;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaiſir.
Le lendemain Thiſbé ſort & prévient Pyrame ;
L'impatience, hélas ! maîtreſſe de ſon ame,
La fait arriver ſeule & ſans guide aux degrés ;
L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurés.
Une lionne vint, monſtre imprimant la crainte,
D'un carnage récent ſa gueule eſt toute teinte.
Thiſbé fuit ; & ſon voile emporté par les airs,
Source d'un ſort cruel, tombe dans ces déſerts.
La lionne le voit, le ſoüille, le déchire ;
Et l'ayant teint de ſang, aux forêts ſe retire.
Thiſbé s'étoit cachée en un buiſſon épais.
Pyrame arrive, & voit ces veſtiges tous frais.
O Dieux ! Que devient-il ? Un froid court dans ſes veines,
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines :
Il le leve ; & le ſang joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeſte trépas.
Thiſbé, s'écria-t-il, Thiſbé, je t'ai perdue !
Te voila, par ma faute, aux Enfers deſcendue !
Je l'ai voulu ; c'eſt moi, qui ſuis le monſtre affreux
Par qui tu t'en vas voir le ſéjour ténébreux :
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives ſombres ;
Mais m'oſerai-je à toi préſenter chez les ombres ?
Jouis au moins du ſang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à ſouffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe auſſi-tôt ſa trame.
Thiſbé vient ; Thiſbé voit tomber ſon cher Pyrame.
Que devient-elle auſſi ? Tout lui manque à la fois,
Les ſens & les eſprits auſſi bien que la voix.
Elle revient enfin ; Cloton, pour l'amour d'elle,
Laiſſe à Pyrame ouvrir ſa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumiere des cieux :
Sur Thiſbé ſeulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler, ſa langue eſt retenue :

Landesbibliothek Oldenburg

Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thiſbé prend le poignard ; & découvrant ſon ſein,
Je n'accuſerai point, dit-elle, ton deſſein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée :
Ce ſeroit t'accuſer de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité ſon malheur.
Cher amant, reçois donc ce triſte ſacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office :
Elle tombe, & tombant range ſes vêtemens,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes ;
Et du ſang des amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un Murier proche, & blanc juſqu'à ce jour,
Eternel monument d'un ſi parfait amour.
Cette hiſtoire attendrit les filles de Minée :
L'une accuſoit l'amant, l'autre la deſtinée ;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette paſſion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
L'eſt-elle ? Elle devient auſſi-tôt languiſſante.
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen eſt ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climene, une âpre jalouſie,
Poiſon le plus cruel dont l'ame ſoit ſaiſie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma ſœur, attachant vos eſprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite ;
Celles que je vais dire ont auſſi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainſi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour ;
A ſes rayons perçans oppoſons quelques voiles :
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que ſur la mienne, avant que d'être au ſoir,
Un progrès tout nouveau ſe faſſe appercevoir :

Landesbibliothek Oldenburg

Cependant donnez-moi quelque heure de ſilence,
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
Souffrez-en les défauts; & ſongez ſeulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle:
Chacun ſe propoſoit leur hymen pour modele:
Ce qu'amour fait ſentir de piquant & de doux,
Combloit abondamment les vœux de ces époux:
Ils ne s'aimoient que trop: leurs ſoins & leur tendreſſe
Approchoient des tranſports d'amant & de maîtreſſe;
Le ciel même envia cette félicité:
Céphale eut à combattre une Divinité.
Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens, chez elle, accoûtumée.
Nos belles cacheroient un pareil ſentiment:
Chez les Divinités on en uſe autrement.
Celle-ci déclara ſon amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale;
Les jeunes Déïtés qui n'ont qu'un vieil époux,
Ne ſe ſoumettent point à ces loix, comme nous.
La Déeſſe enleva ce héros ſi fidele:
De modérer ſes feux il pria l'immortelle.
Elle le fit: l'amour devint ſimple amitié:
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la ſienne:
Recevez ſeulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ſes coups.)
Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
Fera le déſeſpoir de votre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout oracle eſt douteux, & porte un double ſens;
Celui-ci mit d'abord notre époux en ſuſpens:
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle?
Et comment? N'eſt-ce point qu'elle m'eſt infidelle?

Landesbibliothek Oldenburg

Ah ! finiſſent mes jours pluſtôt que de le voir !
Eprouvons toutefois ce que peut ſon devoir.
Des Mages auſſi-tôt conſultant la ſcience,
D'un feint adoleſcent il prend la reſſemblance,
S'en va trouver Procris, éleve juſqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il ſoutient être dignes des dieux,
Joint les pleurs aux ſoupirs, comme un amant ſçait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux préſens : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant que Procris lui parut incertaine.
Toute choſe a ſon prix : voila Céphale en peine ;
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ſes déplaiſirs ſecrets ;
S'imagine, en chaſſant, diſſiper ſon martyre ;
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on reſpire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphirs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des ſoupirs,
Venez, légers démons, par qui nos champs fleuriſſent :
Aure, fais-les venir : je ſçais qu'ils t'obéiſſent ;
Ton emploi dans ces lieux eſt de tout ranimer.
On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ſes vœux, autre que ſon épouſe.
Elle en eſt avertie, & la voila jalouſe.
Maint voiſin charitable entretient ſes ennuis :
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits.
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle ?
Nous vous plaignons ; il l'aime, & ſans ceſſe il l'appelle ;
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enſeigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure réſonne.
Profitez d'un avis qu'en paſſant on vous donne.
L'intérêt qu'on y prend eſt de vous obliger.
Elle en profite, hélas ! & ne fait qu'y ſonger.
Les amans ſont toujours de légere croyance ;

S'ils pouvoient conſerver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours)
Ils ſeroient aux rapports inſenſibles & ſourds.
Notre épouſe ne fut l'une ni l'autre choſe:
Elle ſe léve un jour; & lorſque tout repoſe,
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au ſommeil, hormis quelque chaſſeur,
Elle cherche Céphale: un bois l'offre à ſa vûe.
Il invoquoit déja cette Aure prétenduc.
Viens me voir, diſoit-il, chere Déeſſe, accours:
Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton ſecours
La peine que je ſens ſe trouve ſoulagée.
L'épouſe ſe prétend par ces mots outragée:
Elle croit y trouver, non le ſens qu'ils cachoient,
Mais celui ſeulement que ſes ſoupçons cherchoient.
O triſte jalouſie! O paſſion amere!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere!
Ce qu'on voit par tes yeux cauſe aſſez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure ſecrette:
Il en ſort; & le bruit trompe auſſi-tôt l'époux.
Céphale prend le dard, toujours ſûr de ſes coups,
Le lance en cet endroit, & perce ſa jalouſe:
Malheureux aſſaſſin d'une ſi chere épouſe.
Un cri lui fait d'abord ſoupçonner quelque erreur;
Il accourt, voit ſa faute; & tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore & les deſtins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné mari ſans ceſſe s'affligeant,
Eût accru par ſes pleurs le nombre des fontaines,
Si la Déeſſe enfin, pour terminer ſes peines,
N'eût obtenu du ſort que l'on tranchât ſes jours:
Triſte fin d'un hymen bien divers en ſon cours!

Landesbibliothek Oldenburg

Fuyons ce nœud, mes ſœurs, je ne puis trop le dire.
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous eſt permis d'aimer que ſous ſes loix,
N'aimons point. Ce deſſein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chaſſer de ſi triſtes penſées,
A revoir leur travail ſe montrent empreſſées.
Climene en un tiſſu riche, pénible & grand,
Avoit preſque achevé le fameux différend
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la ſçavante.
On voyoit en lointain une ville naiſſante.
L'honneur de la nommer entr'eux deux conteſté,
Dépendoit du préſent de chaque déité.
Neptune fit le ſien d'un ſymbole de guerre.
Un coup de ſon trident fit ſortir de la terre
Un animal fougueux, un courſier plein d'ardeur.
Chacun de ce préſent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix eſt la marque aſſurée:
Elle emporta le prix, & nomma la cité.
Athene offrit ſes vœux à cette déité.
Pour les lui préſenter on choiſit cent pucelles,
Toutes ſçachant broder, auſſi ſages que belles.
Les premieres portoient force préſens divers;
Tout le reſte entouroit la déeſſe aux yeux pers.
Avec un doux ſouris elle acceptoit l'hommage.
Climene ayant enfin reployé ſon ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots ſon récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réuſſit,
Je ſuivrai toutefois la matiere impoſée.
Télamon pour Cloris avoit l'ame embraſée:
Cloris pour Télamon brûloit de ſon côté.
La naiſſance, l'eſprit, les graces, la beauté,
Tout ſe trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le ſiécle où nous ſommes.

Landesbibliothek Oldenburg

Ce ſont les biens, c'eſt l'or, mérite univerſel.
Ces Amans, quoiqu'épris d'un déſir mutuel,
N'oſoient au blond hymen ſacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en paſſeroit, l'autre état ne le peut:
Soit raiſon, ſoit abus, le ſort ainſi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'un autre erreur ſuivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers.
Un pays conteſté par des peuples divers,
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuſe milice.
Cloris y conſentit, mais non pas ſans douleur.
Il voulut mériter ſon eſtime & ſon cœur.
Pendant que ſes exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt; & laiſſe à la belle
D'amples poſſeſſions & d'immenſes tréſors:
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y tranſporte, & par-tout révérée,
Par-tout des deux partis Cloris conſidérée,
Voit de ſes propres yeux les champs où Télamon
Venoit de conſacrer un trophée à ſon nom.
Lui, de ſa part accourt; & tout couvert de gloire
Il offre à ſes amours les fruits de ſa victoire.
Leur rencontre ſe fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints ſans myſtere:
L'âge de fer en tout a coûtume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens,
Qu'au ſein de ſa patrie, & de l'aveu des ſiens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur ſouffrance,
Ils commettent aux flots cette douce eſpérance.
Zéphyre les ſuivoit, quand, preſque en arrivant,
Un pirate ſurvient, prend le deſſus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par ſa vaillance,

Landesbibliothek Oldenburg

Télamon juſqu'au bout porte ſa réſiſtance :
Après un long combat ſon parti fut défait,
Lui pris ; & ſes efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un eſclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû croire !
Le ſort, ſans reſpecter ni ſon ſang, ni ſa gloire,
Ni ſon bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat auſſi-tôt qu'il fut pris.
Le deſtin ne fut pas à Cloris ſi contraire ;
Un célèbre marchand l'achete du corſaire :
Il l'emméne ; & bien-tôt la belle, malgré ſoi,
Au milieu de ſes fers, range tout ſous ſa loi.
L'épouſe du marchand la voit avec tendreſſe :
Ils en font leur compagne, & leur fils ſa maîtreſſe.
Chacun veut cet hymen : Cloris à leurs déſirs
Répondoit ſeulement par de profonds ſoupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage :
Vous ſoupirez toujours, toujours votre viſage
Baigné de pleurs, nous marque un déplaiſir ſecret.
Qu'avez-vous ? Vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme ?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame ;
Cloris, c'eſt moi, qui ſuis l'eſclave, & non pas vous,
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'aſſez doux ?
Parlez, nous ſommes prêts à changer de demeure,
Mes parens m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ?
Tout le nôtre eſt à vous, ne le dédaignez plus.
J'en ſçais qui l'agréroient ; j'ai ſçû plaire à plus d'une :
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune :
Quelle que ſoit la nôtre, uſez-en ; vous voyez
Ce que nous poſſédons & nous-même à vos pieds.
Ainſi parle Damon, & Cloris toute en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
Vos moindres qualités, & cet heureux ſéjour
Même aux filles des dieux donneroient de l'amour :

Landesbibliothek Oldenburg

Jugez donc ſi Cloris, eſclave & malheureuſe,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuſe.
Je ſçais quel eſt leur prix : mais de les accepter,
Je ne puis ; & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'eſt point l'eſclavage:
Si toujours la naiſſance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis
Garder ces ſentimens malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouer (*hélas !* faut-il le dire ?)
Qu'un autre a, ſur mon cœur, conſervé ſon empire.
Je chéris un Amant, ou mort ou dans les fers;
Je prétends le chérir encor dans les Enfers.
Pourriez-vous eſtimer le cœur d'une inconſtante?
Je ne ſuis déja plus aimable, ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit ſi doux,
Et, doublement eſclave, eſt indigne de vous.
Touché de ce diſcours, Damon prend congé d'elle;
Fuyons, dit-il en ſoi, j'oublîrai cette Belle:
Tout paſſe, & même un jour ſes larmes paſſeront:
Voyons ce que l'abſence & le temps produiront.
A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu ſauvage;
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et ſur le bord d'un bois à chaſſer occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit briſé ſa chaîne:
Aux regards de Damon il ſe préſente à peine,
Que ſon air, ſa fierté, ſon eſprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire ſon deſtin:
Puis le plaint, puis l'emméne, & puis lui dit ſa flamme.
D'une eſclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame:
Elle chérit un mort ! un mort, ce qui n'eſt plus
L'emporte dans ſon cœur ! mes vœux ſont ſuperflus.
Là-deſſus, de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon dans ſon ame admire l'aventure,
Diſſimule, & ſe laiſſe emmener au ſéjour

Landesbibliothek Oldenburg

Où Cloris lui conſerve un ſi parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec ſoin ſa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement;
Cloris ſe préſentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoît Télamon ſous un faix qui l'accable;
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoiſſable:
Un œil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obſtacle;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce ſpectacle:
Elle perd tous ſes ſens & de honte & d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe preſque à ſon tour.
On demande à Cloris la cauſe de ſa peine,
Elle la dit; ce fut ſans s'attirer de haine:
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juſte amitié.
Damon dit que ſon zéle avoit changé de face.
On le crut. Cependant, quoi qu'on diſe & qu'on faſſe,
D'un triomphe ſi doux l'honneur & le plaiſir
Ne ſe perd qu'en laiſſant des reſtes de deſir.
On crut pourtant Damon. Il reſtraignit ſon zele
A ſceller de l'hymen une union ſi belle;
Et, par un ſentiment à qui rien n'eſt égal,
Il pria ſes parens de doter ſon rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
Le ſoir étant venu de l'heureuſe journée,
Les noces ſe faiſoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voiſin vit s'y percher un Corbeau:
Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte ſubite.
Cloris mourut du coup, non ſans que ſon amant
Attirât ſes regards en ce dernier moment.
Il s'écrie en voyant finir ſes deſtinées:
Quoi! la Parque a tranché le cours de ſes années?

Landesbibliothek Oldenburg

Dieux, qui l'avez voulu, ne ſuffiſoit-il pas
Que la haine du ſort avançât mon trépas?
En achevant ces mots il acheva de vivre;
Son amour, non le coup, l'obligea de la ſuivre:
Bleſſé légerement il paſſa chez les morts;
Le Styx vit nos époux accourir ſur ſes bords;
Même accident finit leurs précieuſes trames:
Même tombe eut leurs corps, même ſéjour leurs ames.
Quelques-uns ont *écrit* (mais ce fait eſt peu ſûr)
Que chacun d'eux devint Statue & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repoſe,
Je ne garantis point cette métamorphoſe:
On en doute. On le croit plus que vous ne penſez,
Dit Climene; & cherchant dans les ſiécles paſſés
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le ſage interpréte.
J'admirai, je plaignis ces amans malheureux;
On les alloit unir: tout concouroit pour eux;
Ils touchoient au moment; l'attente en étoit ſûre;
Hélas! il n'en eſt point de telle en la nature;
Sur le point de joüir tout s'enfuit de nos mains;
Les dieux ſe font un jeu de l'eſpoir des humains.
Laiſſons, reprit Iris, cette triſte penſée.
La fête eſt vers ſa fin, grace au ciel, avancée;
Et nous avons paſſé tout ce temps en récits,
Capables d'affliger les moins ſombres eſprits!
Effaçons, s'il ſe peut, leur image funeſte:
Je prétends de ce jour mieux employer le reſte;
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur:
Le miracle en eſt grand; amour en fut l'auteur:
Il en fait tous les jours de diverſe maniere.
Je changerai de ſtyle en changeant de matiere.

Zoon plaiſoit aux yeux, mais ce n'eſt pas aſſés,
Son peu d'eſprit, ſon humeur ſombre,

Landesbibliothek Oldenburg

Rendoient ces talens mal placés:
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des Ours,
Et paſſoit ſans aimer les plus beaux de ſes jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire;
J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
Qu'inſenſible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne ſoupire.
Hé quoi, ce long repos eſt-il d'un ſi grand prix?
Les morts ſont donc heureux: ce n'eſt pas mon avis.
Je veux des paſſions; & ſi l'état le pire
Eſt le néant, je ne ſçais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, & le voila frappé:
Voilà ſon cœur développé.
Amour, par ſon ſçavoir ſuprême,
Ne l'eut pas fait amant, qu'il en fit un Héros.
Zoon rend grace au Dieu qui troubloit ſon repos:
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille:
Surpriſe & dans l'étonnement,
Elle veut fuir, mais ſon amant
L'arrête, & lui tient ce langage:
Rare & charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne ſuis plus celui qu'on trouvoit ſi ſauvage:
C'eſt l'effet de vos traits, auſſi puiſſans que doux:
Ils m'ont l'ame & l'eſprit, & la raiſon donnée.
Souffrez que, vivant ſous vos loix,
J'emploie à vous ſervir des biens que je vous dois.
Iole, à ce diſcours encor plus étonnée,
Rougit, & ſans répondre, elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'aſſemblent autour d'elle:
Zoon ſuit en triomphe, & chacun applaudit.

Landesbibliothek Oldenburg

Je ne vous dirai point, mes ſœurs, tout ce qu'il fit;
Ni ſes ſoins pour plaire à la Belle.
Leur hymen ſe conclut : un Satrape voiſin,
Le propre jour de cette fête,
Enleve à Zoon ſa conquête.
On ne ſoupçonnoit point qu'il eût un tel deſſein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Pourſuit le raviſſeur, & le joint, & l'engage
En un *combat* de main à main.
Iole en eſt le prix, auſſi-bien que le juge.
Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de ſon rival.
Hélas ! cette bonté lui devint inutile :
Il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunés la tombe ſert d'aſyle.
Il prit pour héritiere, en finiſſant ſes jours,
Iole, qui mouilla de pleurs ſon mauſolée.
Que ſert-il d'être plaint quand l'ame eſt envolée ?
Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ſes amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette hiſtoire ;
Et ſes ſœurs avouoient qu'un chemin à la gloire
C'eſt l'amour : on fait tout pour ſe voir eſtimé :
Eſt-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
Quel charme de s'oüir louer par une bouche
Qui même, ſans s'ouvrir, nous enchante & nous touche !
Ainſi diſoient ces ſœurs. Un orage ſoudain
Jette un ſecret remords dans leur profane ſein.
Bacchus entre, & ſa cour, confus & long cortége :
Où ſont, dit-il, ces ſœurs à la main ſacrilége ?
Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Oppoſer ſon Égide à ma juſte fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offenſe :
Voyez ; & qu'on ſe rie après de ma puiſſance.
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monſtres au plancher,

Landesbibliothek Oldenburg

Aîlés, noirs & velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois ſœurs : on n'en voit nulle trace :
Leurs métiers ſont briſés : on éleve à leur place
Une chapelle au Dieu, pere du vrai nectar.
Pallas a beau ſe plaindre, elle a beau prendre part
Au deſtin de ces ſœurs par elle protégées.
Quand quelque Dieu voyant ſes bontés négligées,
Nous fait ſentir ſon ire, un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il ſe peut, d'un ſi fameux exemple.
Chommons : c'eſt faire aſſez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui ſont dûs :
Les jours donnés aux Dieux ne ſont jamais perdus.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXIX.

LES FILLES DE MINÉE.

(*Fable CCXLII.*)

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LA MATRONE D'EPHESE. Fable CCXLIII.

J.B. Audry inv. Marvie sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

LA MATRONE D'EPHESE. Fable CCXLIII. 2^e *Planche.*

J.B. Oudry inv. *P. Avelineo sculp.*

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXX.

LA MATRONE D'EPHESE.

S'il eſt un conte uſé, commun & rebattu,
C'eſt celui qu'en ces vers j'accommode à ma guiſe.
Et pourquoi donc le choiſis-tu?
Qui t'engage à cette entrepriſe?
N'a-t-elle point déja produit aſſez d'écrits?
Quelle grace aura ta Matrone,
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos eſprits?
Sans répondre aux cenſeurs, car c'eſt choſe infinie,
Voyons ſi dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Epheſe il fut autrefois
Une Dame en ſageſſe & vertus ſans égale;
Et, ſelon la commune voix,
Ayant ſçû raffiner ſur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de ſa chaſteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du ſexe: heureuſe ſa patrie!
Chaque mere à ſa bru l'alléguoit pour patron:
Chaque époux la prônoit à ſa femme chérie:
D'elle deſcendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célebre maiſon.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce ſeroit un détail frivole:
Il mourut; & ſon teſtament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient conſolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,

Landesbibliothek Oldenburg

Qui n'abandonne pas le ſoin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ſes cris, mettoit tout en alarme;
Celle-ci faiſoit un vacarme,
Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs,
Bien qu'on ſçache qu'en ces malheurs,
De quelque déſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toujours moins forte que la plainte;
Toujours un peu *de faſte* entre parmi les pleurs.
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée,
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par-là ſa douleur rengrégée.
Enfin ne voulant plus joüir de la clarté
Que ſon époux avoit perdue,
Elle entre dans ſa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers deſcendue.
Et voyez ce que peut l'exceſſive amitié,
(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie)
Une eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien, c'eſt-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, juſques à l'effet, courageuſe & hardie.
L'eſclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entr'aimoient; & cette paſſion
Etoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'eſclave avoit plus de ſens que la Dame,
Elle laiſſa paſſer les premiers mouvemens:
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs ſentimens.
Aux conſolations la Veuve inacceſſible,
S'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible

Landesbibliothek Oldenburg

De ſuivre le défunt aux noirs & triſtes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux:
Mais la dame vouloit paître encore ſes yeux
Du tréſor qu'enfermoit la biére,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit là le ſeul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de ſortes,
Notre Veuve choiſit pour ſortir d'ici-bas.
Un jour ſe paſſe, & deux ſans autre nourriture
Que ſes profonds ſoupirs, que ſes fréquens hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les dieux, le ſort & la nature.
Enfin ſa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore un autre mort faiſoit ſa réſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un ſoldat bien récompenſé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le ſoldat nonchalant, endormi,
Rempliroit auſſi-tôt ſa place.
C'étoit trop de ſévérité:
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin Dame
Rempliſſant l'air de ſes clameurs.

Landesbibliothek Oldenburg

Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triſte muſique,
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique?
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles:
Le mort pour elle y répondit.
Cet objet, ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajoûta la ſuivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le ſoldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention;
Et déja l'autre paſſion
Se trouvoit un peu rallentie.
Le temps avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le ſoldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles:
Concluſion qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé,
Ce qu'il fit; & l'eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu:
Qu'importe à votre époux que vous ceſſiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous ſuivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriére.
La nôtre ſera longue encor, ſi nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biére?
Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.

Landesbibliothek Oldenburg

On ne meurt que trop tôt : qui nous preſſe ? Attendons:
Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous ſervira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les tréſors
Dont le ciel prit plaiſir d'orner votre viſage,
Je diſois : hélas ! c'eſt dommage,
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce diſcours flatteur la Dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit ſon temps, il tira
Deux traits de ſon carquois : de l'un il entama
Le ſoldat juſqu'au vif ; l'autre effleura la Dame:
Jeune & belle, elle avoit ſous ſes pleurs de l'éclat;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amour ayant ſes charmes,
Tout y fit : une belle alors qu'elle eſt en larmes,
En eſt plus belle de moitié.
Voila donc notre veuve écoutant la louange,
Poiſon, qui de l'amour eſt le premier degré:
La voila qui trouve à ſon gré
Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange:
Il fait tant que de plaire : & ſe rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait:
Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penſer,
De l'un à l'autre il fait cette femme paſſer.
Je ne le trouve pas étrange:
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur ſe hazarde
D'enlever le dépôt commis aux ſoins du garde:
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas,
Mais en vain : la choſe étoit faite.

Landesbibliothek Oldenburg

Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſçachant où trouver retraite.
L'eſclave alors lui dit, le voyant éperdu:
L'on vous a pris votre pendu?
Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si Madame y conſent, j'y remedierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les paſſans n'y connoîtront rien.
La Dame y *conſentit*. O volages fémelles!
La femme eſt toujours femme: il en eſt qui ſont belles:
Il en eſt qui ne le ſont pas.
S'il en étoit d'aſſez fideles,
Elles auroient aſſez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Eſt de réſiſter aux amorces,
La nôtre eſt bonne auſſi: mais l'exécution
Nous trompe également: témoin cette Matrone:
Et, n'en déplaiſe au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au deſſein de mourir mal conçû, mal formé:
Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une ſi grande affaire.
Cela lui ſauvoit l'autre; & tout conſidéré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.

(*Fable* CCXLIII.)

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXXI.

BELPHEGOR.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXXI.

BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faiſoit paſſer ſes ſujets en revue.
Là, confondus tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menue,
Jettoient maint pleur, pouſſoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en paſſant, à chaque ame:
Qui t'a jettée en l'éternelle flamme?
L'une diſoit: hélas! c'eſt mon mari;
L'autre auſſi-tôt répondoit: c'eſt ma femme.
Tant & tant fut ce diſcours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein conſiſtoire:
Si ces gens-ci diſent la vérité,
Il eſt aiſé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art & de prudence;
Qui, non content d'obſerver avec ſoin
Tous les hymens dont il ſera témoin,
Y joigne auſſi ſa propre expérience.
Le prince ayant propoſé ſa ſentence,
Le noir ſénat ſuivit tout d'une voix.
De Belphegor auſſi-tôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles;
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,

Landesbibliothek Oldenburg

BELPHEGOR . Fable CCXLIV.

J.B. Oudry inv.

Flipart sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

BELFEGOR. Fable CCXLIV. 2e. *Planche.*

J.B. Oudry inv. *L. Lempereur sculp.*

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

BELPHEGOR . Fable CCXLIV. 3e *Planche*.

J.B. Oudry inv. *L. L Empereur sculp.*

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

BELPHEGOR. Fable CCXLIV. 4^e Planche.

J.B. Oudry inv.

B.L. Prevost sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

On lui donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vûe, & qu'en lieux différens
Il pût toucher par des correſpondans.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines,
Bref, ce qui ſuit notre condition,
Fut une annexe à ſa légation.
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours & par ſon induſtrie;
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain temps:
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit:
Il n'en mit guére, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville, pour lors, de luxe & de dépenſe;
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, ſous le nom du ſeigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla comme un riche homme,
Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptés,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa,
Fut la louange. Apollon l'encenſa;
Car il eſt maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits

Landesbibliothek Oldenburg

Pour le gagner, tant ſauvage fût-elle:
Car de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main
Par les préſens s'applanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différens;
L'un, des époux ſatisfaits & contens,
Si peu rempli, que le diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle & bien faite, & peu d'autres tréſors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroiſſoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que madame Honeſta,
C'étoit ſon nom, avoit eu juſques-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le pourſuivant s'applique
A gagner celle où ſes vœux s'adreſſoient.
Fêtes & bals, ſérénades, muſique,
Cadeaux, feſtins, bien fort apetiſſoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambaſſade.
Il n'y plaint rien, en uſe en grand ſeigneur,
S'épuiſe en dons. L'autre ſe perſuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Concluſion, qu'après force priéres,

Landesbibliothek Oldenburg

Et des façons de toutes les maniéres,
Il eut un oüi de madame Honeſta.
Auparavant le notaire y paſſa,
Dont Belphegor ſe moquant en ſon ame,
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
Comme un château ! ces gens ont tout gâté.
Il eut raiſon : ôtez d'entre les hommes
La ſimple foi, le meilleur eſt ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous ſommes,
Dans les procès, en prenant le revers.
Les ſi, les car, les contrats ſont la porte
Par où la noiſe entra dans l'univers :
N'eſpérons pas que jamais elle en ſorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats :
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reſte eſt inutile.
Qu'ainſi ne ſoit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuſe, tout paſſe :
Chez les amans tout plaît, tout eſt parfait :
Chez les époux tout ennuie & tout laſſe.
Le devoir nuit, chacun eſt ainſi fait.
Mais, dira-t-on, n'eſt-il en nulles guiſes
D'heureux ménage ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.

Sur ce point-là c'eſt aſſez raiſonné.
Dès que chez lui le Diable eut amené
Son épouſée, il jugea par lui-même
Ce qu'eſt l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque ſermon
Plein de ſottiſe en un degré ſuprême.
Le bruit fut tel, que madame Honeſta
Plus d'une fois les voiſins éveilla :

Landesbibliothek Oldenburg

Plus d'une fois on courut à la noiſe.
Il lui falloit quelque ſimple bourgeoiſe,
Ce diſoit-elle : un petit trafiquant
Traiter ainſi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme ſi vertueuſe?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe:
J'en ai regret, & ſi je faiſois bien....
Il n'eſt pas sûr qu'Honeſta ne fît rien:
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'hiſtoire,
Sans diſputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hyver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épouſa
La parenté de madame Honeſta,
Ayant ſans ceſſe & le pere & la mere,
Et la grand'ſœur avec le petit frere,
De ſes deniers mariant la grand'ſœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cauſe
De ſa ruine, infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant? Qu'eſt-ce que cette choſe?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, ſçait pêcher en eau trouble;
Et, plus le bien de ſon maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble,
Tant qu'aiſément lui-même acheteroit
Ce qui de net au ſeigneur reſteroit:
Dont par raiſon bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque choſe réduite

Landesbibliothek Oldenburg

En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à ſon tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le ſeul recours du pauvre Roderic,
Son ſeul eſpoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir ſa bourſe,
Eſpoir douteux, incertaine reſſource.
Il étoit dit que tout ſeroit fatal
A notre époux, ainſi tout alla mal.
Ses agens, tels que la plûpart des nôtres,
En abuſoient. Il perdit un vaiſſeau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau:
Trompé des uns, mal ſervi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à ſa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'eſquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre pourſuite
Il ſe ſauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit;
Ses créanciers, & ſa femme encor pire:
Qu'il n'y ſçavoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon: iroit-on là le prendre?
Dame Honeſta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner?
Choſe ennuyeuſe, & qu'il eſt las d'entendre:
Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
Si-tôt que lui Matheo l'en priroit;
Trois fois ſans plus, & ce, pour récompenſe
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout auſſi-tôt l'Ambaſſadeur commence

Landesbibliothek Oldenburg

Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
Devint alors, l'hiſtoire n'en dit rien.
Son coup d'eſſai fut une fille unique
Où le galant ſe trouvoit aſſez bien:
Mais Matheo, moyennant groſſe ſomme,
L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple, il ſe tranſporte à Rome;
Saiſit un corps: Matheo l'en bannit,
Le chaſſe encore: autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable ſortit.
Le Roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille:
Maint jeune Prince étoit ſon pourſuivant;
Là, d'Honeſta Belphegor ſe ſauvant,
On ne le put tirer de cet aſyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chaſſoit les eſprits.
Cent mille écus d'abord lui ſont promis.
Bien affligé de manquer cette ſomme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'eſpérer
Que Belphegor ſe laiſſât conjurer)
Il la refuſe: il ſe dit un pauvre homme,
Pauvre pêcheur, qui, ſans ſçavoir comment,
Sans dons du ciel, par haſard ſeulement,
De quelques corps a chaſſé quelque diable,
Apparemment chétif & miſérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire: on le force, on l'amene,
On le menace, on lui dit que ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que ſa puiſſance
Se manifeſte avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en préſence

Landesbibliothek Oldenburg

Notre Démon & ſon conjurateur.
D'un tel combat le Prince eſt ſpectateur.
Chacun y court, n'eſt fils de bonne mere,
Qui, pour le voir, ne quitte toute affaire.
D'un côté ſont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'eſprit malin voyant ſa contenance,
Rioit ſous cape, alléguoit les trois fois,
Dont Matheo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes:
Le tout en vain. Plus il eſt en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit,
Que ſur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance,
Néceſſité lui ſuggéra ce tour.
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait : de quoi l'Eſprit immonde
Un peu ſurpris, au manant demanda:
Pourquoi ce bruit ? Coquin, qu'entens-je là ?
L'autre répond : c'eſt Madame Honeſta
Qui vous réclame, & va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le ſuccès qu'avoit eu ſon voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
Non par floccons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de ſa confrérie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de ſoi la choſe ne ſoit bonne:
Elle eut jadis un plus heureux deſtin:

Landesbibliothek Oldenburg

Mais comme tout ſe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eſt en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompenſé,
Encor qu'il eût ſon retour avancé.
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant ſans ceſſe un diable à ſes oreilles,
Toujours le même, & toujours ſur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle :
Dans les enfers encore en change-t-on ;
L'autre peine eſt, à mon ſens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétens-je inférer ?
Premiérement je ne ſçais pire choſe,
Que de changer ſon logis en priſon.
En ſecond lieu, ſi par quelque raiſon
Votre aſcendant à l'hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſta, s'il ſe peut :
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.

(*Fable* CCXLIV.)

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXXII.

LE JUGE ARBITRE,

L'HOSPITALIER

ET

LE SOLITAIRE.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXXII.

Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire.

Trois Saints, également jaloux de leur ſalut,
Portés d'un même eſprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverſes.
Tous chemins vont à Rome : ainſi nos concurrens
Crurent pouvoir choiſir des ſentiers différens.
L'un, touché des ſoucis, des longueurs, des traverſes
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger ſans récompenſe aucune,
Peu ſoigneux d'établir ici-bas ſa fortune.
Depuis qu'il eſt des loix, l'homme, pour ſes péchés,
Se condamne à plaider la moitié de ſa vie.
La moitié ? Les trois quarts, & bien ſouvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle & déteſtable envie.
Le ſecond de nos Saints choiſit les hôpitaux.
Je le loue ; & le ſoin de ſoulager les maux
Eſt une charité que je préfere aux autres.
Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hoſpitalier ;
Chagrins, impatiens, & ſe plaignant ſans ceſſe :
Il a pour tels & tels un ſoin particulier,
Ce ſont ſes amis : ils nous laiſſe.
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où ſe trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content ; la ſentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De ſemblables diſcours rebutoient l'Appointeur.
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.

Landesbibliothek Oldenburg

LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER, ET LE SOLITAIRE. Fable CCXLV.

J.B. Oudry inv.

Salvador aqua forti, N. Dupuis aelo, sculpserunt.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
Affligés, & contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au ſilence des bois.
Là, ſous d'âpres rochers, près d'une ſource pure,
Lieu reſpecté des vents, ignoré du ſoleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conſeil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de ſoi-même.
Qui mieux que vous ſçait vos beſoins?
Apprendre à ſe connoître eſt le premier des ſoins
Qu'impoſe à tous mortels la majeſté ſuprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien, eſt une erreur extrême.
Troublez l'eau: vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous?
La vaſe eſt un épais nuage
Qu'aux effets du cryſtal nous venons d'oppoſer.
Mes Freres, dit le Saint, laiſſez-la repoſer;
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au déſert.
Ainſi parla le Solitaire.
Il fut cru, l'on ſuivit ce conſeil ſalutaire.
Ce n'eſt pas qu'un emploi ne doive être ſouffert.
Puiſqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats.
Ces ſecours, grace à dieu, ne nous manqueront pas,
Les honneurs & le gain, tout me le perſuade.
Cependant on s'oublie en ces communs beſoins.
O vous! dont le Public emporte tous les ſoins,
Magiſtrats, Princes, & Miniſtres,
Vous, que doivent troubler mille accidens ſiniſtres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez perſonne.
Si quelque bon moment à ces penſers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Landesbibliothek Oldenburg

Cette leçon ſera la fin de ces ouvrages:
Puiſſe-t-elle être utile aux ſiécles à venir!
Je la préſente aux Rois, je la propoſe aux Sages:
Par où ſçaurois-je mieux finir?

Fin du douzieme Livre & du quatrieme & dernier Volume.

(*Fable* CCXLV.)

Landesbibliothek Oldenburg